



Ordre des traducteurs, terminologues
et interprètes agréés du Québec

Circuit

www.ottiaq.org

CAP SUR L'ATLANTIQUE

LE TRADUCTEUR AVERTI

Publié quatre fois l'an par l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec


Circuit

Vice-présidente, Communications — OTTIAQ
Valérie Palacio-Quintin

Direction
Michel Buttiens

Rédactrice en chef
Gloria Kearns

Rédaction
Yolande Amzallag (*Classe affaires*), Brigitte Charest (*Des revues, secrétaire du comité*), Pierre Cloutier (*Pages d'histoire*), Marie-Pierre Héту (*Des techniques*), Didier Lafond (*Curiosités*), Solange Lapiere (*Des livres*), Éric Poirier, Eve Renaud (*Sur le vif*), AnneMarie Taravella (*Des campus*)

Dossier
Yolande Amzallag et Solange Lapiere

Ont collaboré à ce numéro
Nicolas Andreiu, Cyril Aslanov, Martine Cantin, Denise Charbonneau, Jo-Ann Elder, Françoise Enguehard, Sylvain Filion, Margaret Jackson, Matthieu LeBlanc, Sonya Malaborza, Rachel Martinez, Karin Montin, Gisèle McIntyre-Thériault, Yvonne McLaughlin, Alain Otis, Jost Zetzche



Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec
Aux grands mots, les grands moyens.

2021, avenue Union, bureau 1108
Montréal (Québec) H3A 2S9
Tél. : (514) 845-4411, Téléc. : (514) 845-9903
Courriel : circuit@ottiaq.org
Site Web : <http://www.ottiaq.org>

Direction artistique, éditique, prépresse et impression
Mardigrafe

Publicité
Carole Poisson, OTTIAQ
Tél. : (514) 845-4411, poste 25
Téléc. : (514) 845-9903

Avis aux auteurs : Veuillez envoyer votre article à l'attention de *Circuit*, sous format RTF, sur disquette ou par courrier électronique.

Toute reproduction est interdite sans l'autorisation de l'éditeur et de l'auteur. La rédaction est responsable du choix des textes publiés, mais les opinions exprimées n'engagent que les auteurs. L'éditeur n'assume aucune responsabilité en ce qui concerne les annonces paraissant dans *Circuit*.

© OTTIAQ
Dépôt légal - 2^e trimestre 2006
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0821-1876

Tarif d'abonnement
Membres de l'OTTIAQ : abonnement gratuit
Non-membres : 1 an, 40,26 \$; 2 ans, 74,77 \$. Étudiant inscrits à l'OTTIAQ : 28,76 \$. À l'extérieur du Canada : 46 \$. Toutes les taxes sont comprises. Chèque ou mandat-poste à l'ordre de « *Circuit* OTTIAQ » (voir adresse ci-dessus).



Deux fois lauréat du Prix de la meilleure publication nationale en traduction de la Fédération internationale des traducteurs.

**Nous aimons
vous lire.
Écrivez-nous
pour nous
faire part
de vos commentaires.**



2021, avenue Union, bureau 1108
Montréal (Québec) H3A 2S9
Tél. : (514) 845-4411
Téléc. : (514) 845-9903
Courriel : circuit@ottiaq.org
Site Web : <http://www.ottiaq.org>

PROGRAMME D'ASSURANCE POUR LES MEMBRES DE L'OTTIAQ

P₃ A₁ S₁ S₁ E₁ Z₁₀ -

V₄ O₁ U₁ S₁

L₁ E₁

M₂ O₁ T₁

Le programme d'assurance de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec est le seul qui puisse satisfaire parfaitement vos besoins d'assurance. Le seul qui vous offre des taux aussi avantageux. Et le seul pour lequel une équipe multidisciplinaire a été mise sur pied à votre intention.



Profitez ainsi de tarifs de groupe avantageux sur toutes les protections suivantes :

- assurance auto-habitation
- assurance vie, accidents, salaire
- assurance médicaments
- assurance voyage
- assurance juridique
- assurance des entreprises.

Pour obtenir une soumission gratuite, communiquez sans tarder avec un conseiller de Dale-Parizeau LM.

DALE·
PARIZEAU
LM

Cabinet de services financiers

GATINEAU • JONQUIÈRE • MONTRÉAL
QUÉBEC (Poitras, Laigueur)
SHERBROOKE (Dunn-Pariseau)

Vous pouvez nous joindre par téléphone de 8 h à 20 h du lundi au jeudi et de 8 h à 18 h le vendredi, SANS FRAIS AU 1 877 807-3756 . www.dplm.com

Une pièce de plus à notre mosaïque canadienne



Michel Buttiens, trad. a.

Nous voici parvenus à la quatrième étape de notre tournée des régions du pays. Cette fois, nous faisons halte dans les provinces atlantiques, où nous attendent traducteurs techniques et littéraires, interprètes, professeurs d'université et présidentes d'associations professionnelles. Ce n'est pas un hasard si une bonne partie des articles que nous publions porte sur le Nouveau-Brunswick. Des quatre provinces de la région, c'est certes celle où nos professions sont les mieux représentées et les plus actives. Mais la francophonie est bien vivante à Terre-Neuve-et-Labrador et le secteur de la traduction, en pleine effervescence en Nouvelle-Écosse, affirment nos collaborateurs.

Côté littéraire, on peut relever que, si les grands auteurs des provinces atlantiques, Antonine Maillet, Lucy Maud Montgomery et Ann-Marie McDonald en tête, ont surtout été traduits en dehors de ces provinces, d'autres, de renommée plus locale, l'ont principalement été par des résidents de la région. Fait intéressant en tout cas, la traduction en français ou en anglais des œuvres des Maritimes a essentiellement été réalisée au pays.

En ce qui a trait à la traduction en général, le Nouveau-Brunswick, seule province canadienne officiellement bilingue, donne le ton à la croissance de ce secteur d'activité dans la région.

Piloté par Yolande Amzallag, trad. a., et Solange Lapierre, ce dossier vient donc ajouter une pièce importante à notre reconstitution de la mosaïque de la traduction au Canada.

Vous retrouverez par ailleurs dans ce numéro nos chroniques habituelles, les unes, comme Des livres, Des revues et Des techniques, orientées sur les besoins pratiques des langagiers, les autres destinées à entraîner les plus curieux de nos lecteurs en dehors des chemins battus ou à les renseigner sur ce qui se passe en marge de leurs préoccupations quotidiennes.

Des changements au sein du comité de rédaction : Brigitte Charest a pris la relève de Françoise Tardy au poste de secrétaire. Et tout récemment, François Lavallée nous a annoncé qu'il ne pourrait maintenir sa collaboration à la chronique Des mots en raison de ses très nombreux engagements professionnels et paraprofessionnels. Toute notre appréciation à Françoise et François pour leur apport respectif et merci à Brigitte d'élargir ainsi sa participation au sein du comité.

Enfin, bien sûr, bonne lecture à tous et à toutes.

Dossier

4

Un regard sur le monde de la traduction dans les provinces de l'Atlantique.

Sur le vif

20

Les Prix du Gouverneur général vécus de l'intérieur ; un événement rare : le congrès conjoint ATTLC-ALTA ; *Notes et contrenotes* ; *Échappées sur le futur*.

Des revues

23

Une nouvelle publication australienne ; la localisation des menus des compagnies aériennes ; l'écriture chinoise ; l'ASSTI fête ses 40 ans ; le travail autonome.

Des livres

25

Un ouvrage publié par un de nos collègues : *Le traducteur averti — Pour des traductions idiomatiques*. Les Nouveautés.

Pages d'histoire

28

Léa Goldberg : poétesse, traductrice et universitaire.

Des techniques

29

Que faire lorsqu'on nous envoie un texte en PDF pour traduction ?

Curiosités

30

Des cours de conversation en sanskrit.

Des campus

31

Les premiers Jeux de la traduction.

De l'Atlantique au Pacifique à l'Arctique



Yolande Amzallag trad. a.
et Solange Lapierre

Avec notre quatrième numéro de la série « Canada », nous avons gagné, *a mari usque ad mare*, le bord de l'Atlantique. On parle souvent de cette région, presque indifféremment, comme des provinces maritimes ou atlantiques, mais l'une des auteures éclaire notre lanterne et précise le sens des deux termes grâce à quelques notions d'histoire... de France et de morues. Une histoire qui justifie notamment le choix de cette région pour la tenue du huitième Sommet de la Francophonie (Moncton, 1999). Comme pour les numéros précédents, il s'agissait donc de voir comment vit la traduction en Nouvelle-Écosse, à Terre-Neuve-et-Labrador, à l'Île-du-Prince-Édouard et au Nouveau-Brunswick.

Dans cette tournée, nous avons rencontré un certain nombre de traducteurs et de professeurs surtout. L'Université de Moncton, avec ses trois campus, est en effet la seule à offrir un programme de formation en traduction et les portraits qu'en dressent deux professeurs reflètent tous les efforts que l'on consacre à former une relève, un besoin qui se fait ressentir à l'échelle du Canada mais qui, dans le cas des Maritimes, se complique par le peu d'attrait de la région aux yeux des nouveaux diplômés. On connaît bien l'originalité de cette université, qui accueille d'éminents professeurs de l'étranger (notamment la linguiste Henriette Walter dans les

années 1990) et qui, en plus, héberge dans ses murs deux centres de recherche d'envergure internationale : d'une part, le Centre de traduction et de terminologie juridiques, qui a conçu la banque de données Juriterm, et, d'autre part, le Centre international de la common law en français.

La région est en outre un terrain fertile pour la traduction littéraire, comme en témoignent à la fois la revue *ellipse*, qui a déménagé là ses pénates, et le festival Côte-à-Côte / Side by Side, un très riche et unique événement de traduction littéraire qui a lieu chaque automne soit à Moncton, soit à Fredericton, et qui crée des ponts avec les langues autochtones. Ce survol nous rappelle aussi la vitalité de la littérature et de la langue acadiennes. La région compte deux associations professionnelles, celle de la Nouvelle-Écosse et celle du Nouveau-Brunswick (auxquelles se joignent les traducteurs de l'Île-du-Prince-Édouard et de Terre-Neuve-et-Labrador) ; leurs dirigeantes nous brossent un tableau de leurs activités.

Nous tenons à remercier tous les collaborateurs à ce dossier, et plus particulièrement Jo-Anne Elder, qui a généreusement partagé avec nous sa vaste connaissance des milieux langagiers des provinces atlantiques. Rappelons que Jo-Anne Elder, auteure et traductrice littéraire de renom, dirige la revue canadienne de traduction littéraire *ellipse*. Elle a créé le Festival Côte à Côte / Side by Side, le seul festival de traduction littéraire au Canada, qu'elle organise tous les ans.

Bonne lecture et bon vent atlantique! 🌊

La francophonie à Terre-Neuve-et-Labrador : une histoire atlantique

Le saviez-vous? La francophonie de l'est du pays n'est pas seulement maritime, elle est atlantique. L'expression « les Maritimes » englobe le Nouveau-Brunswick, l'Île-du-Prince-Édouard et la Nouvelle-Écosse. Ajoutez-y Terre-Neuve-et-Labrador et vous obtenez alors les provinces atlantiques, ou encore, « l'Atlantique » tout court. C'est une distinction importante, tout particulièrement dans le cadre de la francophonie canadienne.

Quand on pense à l'histoire française et à la francophonie canadienne contemporaine, on pense rarement à Terre-Neuve-et-Labrador. Pourtant, c'est bien là que tout a commencé, il y a plus de 500 ans, avec l'arrivée des premiers pêcheurs de morue venus de Bretagne, de Normandie ou encore du Pays basque. Le tout premier, un dénommé Bergeron, du petit port normand de Honfleur, y arrive en 1504. C'est le début de la grande aventure de la pêche à la morue qui durera jusqu'à l'effondrement des stocks de poissons dans les années 1990. Les voyages de Jacques Cartier, la fondation de l'Acadie en 1604 et de la ville de Québec par Champlain en 1608 suivent directement dans le sillage de ces premiers pêcheurs français venus faire fortune sur les Grands Bancs et le long des côtes de la Terre-Neuve.

En fait, l'histoire française de Terre-Neuve-et-Labrador aurait bien pu s'arrêter là. Après tout, les navires français et leurs équipages arrivaient au printemps et rentraient en France à l'automne avec leur cargaison de poisson salé et le climat de la région n'invitait pas à la flânerie. C'est Louis XIV qui en décide autrement en installant, vers 1662, une capitale française sur l'île de Terre-Neuve. Il choisit une petite communauté de pêche de la péninsule d'Avalon, que ses premiers occupants basques avaient nommé Placentia (du nom d'un village au Pays basque espagnol). Il y fait construire un fort, y installe une garnison, un gouverneur, invite les Frères Récollets à y établir un monastère et une école et baptise sa capitale Plaisance. L'entrée du golfe du Saint-Laurent et l'accès à la Nouvelle-France sont maintenant sous la haute surveillance du Roi Soleil. Les impératifs géopolitiques prennent le pas sur la pêche.

Malheureusement pour la descendance francophone, les guerres entre l'Angleterre et la France ont raison des considérations stratégiques du roi Soleil. En 1713, le traité d'Utrecht donne Terre-Neuve à l'Angleterre, les Plaisantins s'embarquent pour Louisbourg et un

avenir qui ne sera guère meilleur. On pourrait croire que les Français sont définitivement chassés de Terre-Neuve. Pas du tout. La France abandonne le territoire mais conserve ses droits saisonniers de pêche sur une vaste partie des côtes de l'île de Terre-Neuve — un atout économique de taille puisque la pêche à la morue représente à une certaine période près de la moitié du produit intérieur brut de la France. Tous les printemps, les pêcheurs français arrivent par milliers, s'installent dans des baies, des anses et des communautés qu'ils ont eux-mêmes baptisées : Fleur-de-Lys, La Scie, Sainte-Barbe ou Saint-Lunaire, dans les îles de Groix ou Belle-Île. Certains pêcheurs décident de se fixer à Terre-Neuve à la recherche d'une vie meilleure. Ils se fondront dans la masse de colons anglais ou, dans certains cas, fonderont les villages francophones de Cap Saint-Georges, La Grand'Terre ou l'Anse à Canards.



Par Françoise Enguehard



En 1763, les Acadiens déportés de Grand-Pré, de Louisbourg ou de l'île Saint-Jean arrivent à leur tour sur la côte ouest de Terre-Neuve. Ils s'y trouvent en sécurité, bien loin des Anglais. Ils s'installent non loin des Mi'kmaq dans la baie Saint-Georges et ne tardent pas à rencontrer certains pêcheurs français installés sur l'île. Au fil des années, les Cormier et Chiasson d'Acadie épousent les Letaconnoux, Bozec, Lecointre et Ollivier de Bretagne. La francophonie terre-neuvienne vient de trouver ses racines.



Maintenir sa place

Bien sûr, la francophonie de Terre-Neuve-et-Labrador ne se résume pas à ces origines bretonnes, normandes et acadiennes. Une population récente et beaucoup plus cosmopolite la compose : au Labrador, ce sont les Québécois, Belges, Suisses et Français qui ont les premiers travaillé dans les mines de fer et aidé à construire Wabush et Labrador City. Dans la capitale, Saint-John's, ce sont les fonctionnaires fédéraux, professeurs universitaires et autres venus des quatre coins de la francophonie mondiale pour répondre aux exigences d'un Canada devenu bilingue qui forment la base de la communauté francophone.

La bataille pour le respect des droits linguistiques occupe la francophonie terre-neuvienne et labradorienne durant les 30 dernières années du xx^e siècle. De la mise sur pied de leurs organismes communautaires au droit à l'école française, les francophones luttent contre vents et marées avec une détermination digne de leurs ancêtres. Ils se dotent d'un drapeau, d'un journal, d'un organisme jeunesse, d'une fédération de parents et jouent un rôle politique important pour le maintien de leurs droits. Cinq cents ans après l'arrivée de Bergeron, ils ont maintenant leur place dans la société terre-neuvienne et labradorienne. Ils ne représentent peut-être qu'un demi pour cent de la population, mais leur histoire et leur patrimoine occupent une place capitale dans la culture de la province.

La francophonie terre-neuvienne et labradorienne a aussi fièrement pris sa place dans les institutions francophones nationales et acadiennes, entre autres



la Société Nationale de l'Acadie. À la lueur de ce passé d'une richesse insoupçonnée, ne parlons donc plus de l'Acadie des Maritimes, mais de la Grande Acadie, celle qui fait une place à Terre-Neuve-et-Labrador et oublions donc « les Maritimes » puisque, aujourd'hui les quatre provinces les plus à l'est du pays réunies forment « l'Atlantique ». ☞

Language Distribution in the Atlantic Provinces

Diversity, in the Atlantic Provinces, is a relative term. Within the population of New Brunswick, nearly 65% have English as a mother tongue; almost 35% French and only about 1.5% have a language other than English or French, including less than 1% who speak Mik'maq or Wolastoq as their first language. There are, however, programs to enhance the use of First Nations' languages and official recognition of the status of these languages in the province. Most inhabitants have roots in the U.K. or Europe, and 99%, including the First Nations population of just over 1%, were born in Canada.

Although the majority has the dominant language of the continent as a mother tongue, the regional disparity in Atlantic Canadians' access to resources results in the status of a cultural minority. The French language, while officially recognized and supported, faces daily threats of assimilation and erosion. Protected by certain governmental and educational structures, the languages of the First Peoples are spoken by very small numbers of people. And, despite interesting phenomena—New Denmark, NB, is home to the largest Danish community in North America—other languages are used by individuals separated from each other across New Brunswick's predominantly rural landscape.

J.-A. E.



Translation as Creation

In 2001, when we moved *ellipse* from Sherbrooke, where it had been produced since its creation in 1969, we wanted to give it a firm grounding in New Brunswick. We founded an organization with the mandate of promoting literary arts in a diversity of languages, and in particular “creative translation.” We also gave the organization a social mission: to create intercultural awareness. The members of the Board of Directors are well known in the province, both as artists and as cultural community workers. Members of the academic community are involved in the organization, but it has no university affiliation. Instead, it is run as a not-for-profit organization with a strong interest in community building.

Of particular interest to us is reinforcing links among the Acadian and francophone, First Nations and Anglo-Maritime communities. Artists and audiences get to know each other through the work of the creative translator, who takes his or her place Side by Side with the artist—the author of the source-text—on facing pages in the magazine or on the podium. The Side by Side Festival / Festival Côte à Côte takes place every year, starting on St. Jerome’s Feast Day and continuing into October. We started the festival officially in 2003, but unofficially in the early ’90s, when we held bilingual and multilingual readings at St. Thomas University and in libraries, alternative galleries and community sites. We now organize roundtables, workshops, readings and gatherings throughout Fredericton and Moncton for three or four days in the fall, and have added activities in the spring and programs for young audiences (writers’ workshops for young teens, book clubs for elementary Immersion students). All of these activities have the same purpose: giving readers and audiences from one linguistic community the opportunity to become familiar with some of the work and, more importantly, some of the people, from other groups. Much of our planning is done in collaboration with other associations, for instance, the Northrop Frye International Literary Festival, which features approximately 20 French-language and 20 English-language writers every year, with the particularly attractive quality of placing writers from the two language groups in the same session. In 2005, we also organized a roundtable on the theme of “Collaboration” with the Corporation of Translators, Terminologists and Interpreters of New Brunswick. One of the basic principles of our planning is to find ways to highlight and honour differences in a common space.

Literary Translation in New Brunswick

Literary translation is an art of difference and an art of understanding, an intercultural as well as an interlinguistic practice. It is viewed as an art form by other artists in the province, particularly in Acadie, and also by governmental and funding agencies. The fact that language is central to conceptions of culture in New Brunswick helps us build a “culture of literary translation.” For instance, the second paragraph of the vision statement in New Brunswick’s Cultural Policy states that the province “is blessed with the presence of its two official languages, which gives it a privileged position within Canada. Furthermore, the province is enriched by the achievements of the various First Nations communities, the French, the Acadians, the English, the Scots, the Irish, and the many other cultural groups that have chosen New Brunswick as their home.”

Government departments and related agencies often perform their activities in French, English and often in Mik’maq and Wolastoq. At arts events of all sorts, during ceremonies, at openings of heritage buildings, in newsletters from the provincial gallery, on captions in musea, and at many other public or alternative sites, the same is often true. Many events include an opening by a First Nations Elder, then words in both English and French. Visitors to Old Government House—where an important multidisciplinary artist, the Hon. Herménégilde Chiasson, currently resides—will find historical descriptions in four languages. Art crosses linguistic borders, often by depicting them.

Literary translation is recognized as one of the practices in the discipline of “Literary Arts” (the only one which has parallel French-language and English-language programs) by the provincial arts funding council, artsNB. As a result, a literary translator can apply for a Creation grant. In addition, the applications are translated into both official languages, and translation to and from First Nations languages is also provided when necessary.

Unfortunately, in an arts community that is small and underfunded, literary translation still finds itself in a very precarious position. Small organizations cannot afford to translate their catalogues and newsletters, a discouragingly low percentage of anglophones are bilingual, books are difficult to market, and all types of regional disparities get in the way of producing literary translations.



The title of this article, which was the theme of the third edition of the Side by Side Festival, hints at the way ellipse magazine, the Side by Side Festival / Festival Côte à Côte, and, increasingly, other artists and organizations in Atlantic Canada, view literary translation.



By Jo-Anne Elder





Literary Translation and Identity

The situation of literary translation in the Atlantic region, and in particular in New Brunswick, is an interesting one. It does not correspond in all respects to the models of other regions. Since activity in literary translation is always grounded in the broader cultural and political context in which it takes place, there is, in New Brunswick, a tension which stems less from the reality of diversity experienced in larger urban centres, and more from the contact and shared history that informs relations between anglophones, francophones, First Peoples and allophones, less from not knowing each other and more from believing we have always known each other. As well, language is one of the layers of an identity that is built on experience as a minority, or of many minorities.

The Translators and the Translated

The Atlantic Provinces are home to fewer than a dozen members of the Literary Translators' Association of Canada. Nonetheless, several publishers and translators are interested in translations of New Brunswick literature. Several collections of Acadian poetry have been translated. Works of Acadian theatre, fiction and non-fiction (both scholarly and popular) are also well-represented in translation.

Fred Cogswell was a pioneer in the publishing field. Dr. Cogswell was one of the first translators of poetry from Québec and Acadie in New Brunswick. He edited anthologies of poetry in translation such as *One Hundred Poems of Modern Québec*. Goose Lane Editions has published a number of translations of Acadian literature, including three collections by Fred Cogswell and myself — an anthology, *Unfinished Dreams: Contemporary Poetry of Acadie* (1990), and two collections by Herménégilde Chiasson (*Climates*, 1999 and *Conversations*, 2001).

Broken Jaw Press has published translations of poetry by New Brunswick writers, including collections by Argentine-born Nela Rio translated by Montréal poet Hugh Hazelton and others, and *Let Rest* (a collection by Serge Patrice Thibodeau, translated by Jonathan Kaplansky, who was born in Saint John).

Bouton d'Or d'Acadie, a publishing house founded by Marguerite Maillet, has published a series of beautiful children's books in French, English and Mik'maq.

Few readers will be surprised to learn that most of the works of Antonine Maillet have been translated. She has a dozen translations by at least seven translators, which include several well-known titles: *Pélagie: The Return to a Homeland* (tr. Philip Stratford, Doubleday 1984, re. Stoddart, 1994, re. Goose Lane Editions, 2004), *La Sagouine* (tr. Luis de Cespedes, Simon & Pierre, 1979), and *The Tale of Don L'Original* (tr. Barbara Godard, Stoddart, 1989, re. Goose Lane Editions, 2004). Mme Maillet's work has also been translated into many other languages.

Herménégilde Chiasson rivals Mme Maillet both in the number of English translations published and in the variety of genres: two collections of poetry, two plays and a third in press, a "récit", and at

least three books on art, not to mention a long list of articles and lectures on art and culture.

Several novels by France Daigle have been translated: by Sally Ross, a Nova Scotia-based translator, and by Robert Majzels.

Other titles translated from the French include: *Acadian Poetry Now*, a bilingual collection edited by Henri-Dominique Paratte; two novels by Jacques Savoie, translated by celebrated literary translator Sheila Fischman; *Tales from Dog Island, St. Pierre & Miquelon* by Françoise Enguehard, Gérald Leblanc's *Moncton Mantra* by Jo-Anne Elder. In addition, Gérald Leblanc translated Yolande Villemaire's *Amazon Angel* into English.¹

On the other hand, there are very few translations into French of poetry by English-speaking writers in Atlantic Canada. Except for some of the iconic *Anne of Green Gables* series, French-language translations of fiction were also rare until the 1990s. The Anne books have been re-translated or translated since, by Paule Daveluy, Hélène Rioux and Henri-Dominique Paratte.

Since the 1990s, Lori Saint-Martin and Paul Gagné have translated several of Atlantic Canada's well-known writers: *Le pas de l'ourse* (the Governor General award-winning author, Douglas Glover, lived in New Brunswick for a time), *La fille blanche* (Joan Clark) and *Un parfum de cèdre* (Ann-Marie McDonald), which was awarded a Governor General's Literary Award for translation. Of note is *La malédiction Henderson* (tr. Ivan Steenhout); a long-awaited translation of the work of David Adams Richards (*Mercy Among the Children*).

First Nations' languages are taught in schools, university programs, and in the community; many of the people involved in preserving the languages of the Mik'maq and Wolastoqiyik nations have also written, translated or performed Aboriginal literature in their mother tongue, including Maggie Paul, Gwen Bear and Imelda Perley.

J.-A. E.

1. For more information about the translation of Acadian works, see my articles on the question, for example: ELDER, Jo-Anne, « L'image de l'Acadie en milieu anglophone : Une impression pas toujours juste », in *Francophonies d'Amérique*, no 19, 2005, p. 205-214.



« *But c'est live* du Dance-a-Rama! »

En Acadie, peu de gens ont traduit pour le théâtre professionnel, et encore moins pour le théâtre de chez eux. En effet, Laval Goupil et Antonine Maillet sont les seuls dramaturges-traducteurs acadiens dont le travail a été mis en scène par l'une des trois compagnies de théâtre professionnel en Acadie¹. L'expérience de Goupil remonte à 1995 avec une mise en scène au Théâtre populaire d'Acadie (TPA) d'*Aléola*, traduction de la pièce du même nom de Gaëtan Charlebois; deux ans plus tard, le TPA montait *Valentine* de Willy Russell, une traduction faite par Maillet pour le Théâtre du Rideau Vert, à Montréal, puis adaptée au contexte acadien par Daniel Castonguay, René Cormier et Diane Losier².

Il ne faut pas croire que l'on ne voit pas de théâtre en traduction en Acadie. Les trois compagnies professionnelles offrent en tout une dizaine de spectacles par saison, et on peut également compter sur des théâtres estivaux et sur tout un groupe de compagnies en voie de professionnalisation, sans compter le théâtre amateur. Il nous arrive donc assez souvent, en Acadie, de voir sur les planches des pièces en traduction. Seulement, la tendance est que ces pièces montées professionnellement en Acadie sont signées outre-frontières. Il s'agit souvent de productions québécoises en tournée, généralement traduites au Québec ou en France. Des 19 traductions mises en scène par le TPA entre 1983 et 2004, par exemple, six étaient réalisées par des dramaturges québécois, neuf étaient de France, et deux seulement étaient l'œuvre de dramaturges acadiens (celles de Goupil et de Maillet, citées plus haut). Et cette tendance n'est pas chose du passé. Dans le cadre de sa saison 2005-2006, l'Escaouette accueillait à Moncton trois productions québécoises, toutes créées à partir de traductions réalisées au Québec³.

Si la question de l'origine du traducteur peut sembler banale à première vue, elle cache toute une série d'enjeux d'ordre linguistique. Les lecteurs qui connaissent les travaux d'Annie Brisset sur la traduction du théâtre au Québec de 1968 à 1988⁴ se souviendront que les dramaturges-traducteurs du corpus de Brisset cherchaient à illustrer la langue française telle qu'elle était parlée autour d'eux. À l'instar de dramaturges québécois comme Michel Tremblay, qui offrait au public montréalais la première pièce en joual en 1968 (*Les Belles-sœurs*), ces traducteurs souhaitaient prêter une légitimité à une variété linguistique longtemps stigmatisée. Illustrer des pratiques langagières diverses, poser dans la langue des repères qui laissent deviner un contexte social précis, voilà autant de possibilités offertes à ces traducteurs dont la matière

première, des pièces de théâtre, ouvre toutes sortes de possibilités de par l'oralité du médium.

Adapter la traduction au contexte

J'en étais à ces réflexions en 2004, me demandant s'il serait un jour possible de faire basculer la sous-représentation des textes traduits en Acadie sur la scène acadienne, quand un projet inattendu m'a été proposé. L'occasion était trop belle : on me demandait de traduire vers le français une pièce d'un dramaturge néo-brunswickois. Or, je terminais justement une analyse d'une traduction faite au Québec d'une pièce du même dramaturge, Don Hannah. La pièce en question, *Running Far Back* (RFB), me touchait beaucoup mais je la jugeais mal rendue en français notamment en raison du traitement de la langue par le traducteur. Peut-être pourrais-je faire une nouvelle traduction de la pièce? Le Playwrights Atlantic Resource Centre acceptait avec enthousiasme. Le récit de Hannah se déroule à Shédiac, une petite ville à moins d'une heure d'où j'ai grandi, et il illustre le repli sur le passé d'une famille aux prises à divers niveaux avec les conflits entre francophones et anglophones dans la région, en mettant en scène le meurtre d'un jeune adolescent francophone par l'aîné de la famille. Comme francophone, j'avais connu ces mêmes conflits, et j'entrevois la possibilité de communiquer le récit de Hannah à ma communauté, en renversant les rôles : la famille anglophone, centrale dans la pièce de Hannah, allait devenir, dans ma traduction, une famille francophone. Shédiac étant une ville bilingue, l'inversion n'était pas invraisemblable.

Le projet de traduire *RFB* me tenait d'autant plus à cœur qu'il me permettait de faire entendre sur la place publique la variété linguistique de chez nous, le chiac, aussi stigmatisée que le joual l'avait été (ou l'est encore) au Québec. Je m'inscrivais, en traduisant, dans un mouvement parallèle à celui de France Daigle, Jean Babineau, Marc Poirier et Paul Bossé parmi tant d'autres, ces auteurs de Moncton qui insèrent des dialogues en chiac dans leurs plus récentes productions artistiques. L'auteur de la première traduction de *RFB* ne connaissait pas cette variété parlée couramment à Shédiac et ne s'en était donc pas servi. Non seulement les personnages de sa traduction pestaient-ils en français contre les « maudits French » (il n'avait pas renversé les rôles), mais ils s'exprimaient dans un français qui, sans s'afficher ostensiblement comme étant « made in Québec », ne ressemblait pas du tout à la langue de chez nous. Je ne reconnaissais plus Shédiac.



La Batture, ou comment est née une traduction en chiac pour le théâtre acadien.



Par Sonya Malaborza





La Batture

Une pièce de Don Hannah
Traduction : Sonya Malaborza

Mise en lecture : David Lonergan
Distribution : Philippe Beaulieu,
Philippe-André Colette, Jason
Doiron, Marie-Thérèse François,
Katherine Kilfoil, Glen Nichols,
Lynne Surette

Au Studio-théâtre La Grange
Le 30 septembre 2005 à 20 h

Une activité du Side by Side Festival
Côte à Côte parrainée par le
Département de traduction et des langues
de l'Université de Moncton
pour célébrer la Journée mondiale de la
traduction



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

PARC

New Brunswick
Nouveau Brunswick



Canadian
Heritage

Patrimoine
canadien



La Batture, Acte 2, scène 12, p. 78

BOBBY : Des choses de même, faut que ça reste avec toi toute ta vie. Ej vois la tête à Louis toutes les jours. Couché là avec cte look-là su la face.

LORETTE : Quel look ?

BOBBY : C'tilà qui dit chu meilleur que toi. J'peux même pas me rappeler qu'y avait l'air apeuré ou upset or anything. But y'aurait dû l'être. Tout c'que j'peux me rappeler, c'est la friggin de smug look su sa face quand y m'regardait comme si j'étais d'la trash. Puis moi je continuais à le kicker parce que je savais qu'y avait raison.

LORETTE : Non.

BOBBY : Yeah, j'me suis tellement pissé off cause y'avait raison. So j'continuais de le kicker. Ça fait rien que j'étais drunk. Je l'savais que je l'kickais. Je l'sais que c'est la worse thing que j'ai ever fait. But si je l'oublie, là c'est encore worse parce que j'suis juste comme Ricky. Avec un gros chunk qui manque.

LORETTE : Ah jeeese Bobby.

Et comment ma traduction a-t-elle été reçue ? Hannah était ravi d'apprendre que ses personnages s'exprimaient en chiac et que j'avais trouvé un moyen de faire résonner son histoire auprès des francophones. Auprès du public acadien, la réception a été très chaleureuse, autant dans les médias que chez les gens qui assistaient aux lectures publiques à Moncton et Fredericton autour de la Saint-Jérôme 2005. Peut-être s'agit-il de l'effet « cheveu sur la soupe » d'un projet qui se démarque si ostensiblement par l'usage qu'il fait de la langue. Peut-être les gens ont-ils su se reconnaître dans l'univers de la pièce. Quoi qu'il en soit, plusieurs spectateurs ont senti le besoin de me confier, presque en secret, que « c'est exactement comme ça qu'on parle chez nous ». D'autres, par contre, se sont demandé pourquoi je suis passée à côté d'une occasion d'écrire « une belle histoire en français comme il faut ». C'est dire qu'on ne peut pas plaire à tout le monde, et surtout, qu'il est d'autant plus pressant, selon moi, de produire d'autres traductions qui sachent refléter un usage de la langue qui cause manifestement un malaise en Acadie.

On pourra lire dans *La Batture*⁵ une tentative de produire une représentation culturelle, identitaire, linguistique, de l'Acadie contemporaine par le théâtre vivant. Mais avant tout, cette traduction en chiac est une contribution que j'offre aux compagnies d'Acadie qui oublient peut-être parfois qu'elles ont un mandat bien précis, celui de communiquer avec un public acadien qui risque de ne plus se reconnaître dans les représentations qui leur sont offertes si les traductions pour le théâtre continuent d'être réalisées presque exclusivement par des artistes de l'extérieur des frontières de l'Acadie. Nous savons tous que le théâtre parle des gens, fait parler les gens et parle aux gens. En procédant comme elles le font, en privilégiant sur la scène les textes en français québécois, en français de France, et parfois seulement en français acadien, des compagnies comme l'Escaouette et le TPA trahissent dans une certaine mesure l'expression d'une



culture qu'elles n'ont pourtant pas à juger, mais ont en revanche pour mandat d'exprimer. Elles ratent également l'occasion de montrer que le français acadien peut servir à la traduction tout aussi bien qu'une autre variété du français. J'ose espérer que *La Batture* marquera un point tournant dans cette histoire. ☺

1. La scène professionnelle en Acadie compte les trois grandes compagnies suivantes : le Théâtre populaire d'Acadie, la coopérative de théâtre l'Escaouette et le collectif Moncton-Sable.
2. Si Mailliet s'est avérée être une spécialiste de Shakespeare au Rideau Vert, avec ses traductions de *Richard III* en 1983, de *La Nuit des rois* en 1993, de *La Tempête* en 1997 et de *Hamlet* en 1999, sa traduction de Russell est la seule à avoir traversé la frontière du Québec pour résonner auprès de son public fétiche, en Acadie. Au cycle shakespearien de Mailliet s'ajoutent les titres suivants : *Une lune d'eau salée* de David French (1985, pour le Théâtre de l'Île), *Les Fantastiques* de Tom Jones et Harvey Schmidt (1988), *La Foire de la St-Barthélémy* de Ben Jonson, contemporain de Shakespeare (1994), et *Pygmalion* de George Bernard Shaw (1994).
3. *Gargarin's Way* du Théâtre de la Manufacture (trad. Paul Lefebvre), *Unity, mil neuf cent dix-huit* (trad. Paul Lefebvre) et *La Cloche de verre* de Sibyllines / Théâtre de Quat'Sous (trad. collective).
4. Voir par exemple l'excellente *Sociocritique de la traduction* de Brisset parue en 1990 aux Éditions Balzac.
5. La traduction de *Running Far Back* est une initiative du Playwrights Atlantic Resource Centre, rendue possible grâce à l'appui du programme de subvention à la traduction du Conseil des Arts du Canada. Les lectures publiques de *La Batture* ont eu lieu pendant le Side by Side Festival Côte à Côte, festival de traduction littéraire organisé par les éditions ellipse inc.

La traduction judiciaire au Nouveau-Brunswick

L'adoption, en 1969, de la Loi sur les langues officielles¹ du Nouveau-Brunswick a été l'événement déclencheur de l'activité traductionnelle dans cette province. Le gouvernement assura d'abord des services de traduction à l'Assemblée législative et, progressivement, à ses divers ministères et organismes par l'entremise du Bureau de traduction. Il amorça, entre autres, un projet d'envergure de refonte et de traduction des lois de la province qui aboutit aux Lois révisées du Nouveau-Brunswick de 1973.

Il faudra attendre dix ans encore et la fondation, en 1979, de l'École de droit, maintenant la Faculté de droit de l'Université de Moncton, avant que ne débute la traduction des décisions judiciaires au Nouveau-Brunswick.

Les premiers pas

Le Centre de traduction et de terminologie juridiques (CTTJ) a été créé afin d'aider la nouvelle École de droit et son corps professoral, composé surtout de juristes qui avaient obtenu leur formation juridique en anglais, à remplir leur mission d'enseignement de la common law en français. Défi de taille, puisque, à l'époque, aucun établissement au monde n'enseignait la common law en français.

Le succès de la démarche de francisation de la common law passait par le développement d'un vocabulaire français correct et fiable de la common law et par la création d'outils pédagogiques utiles et pertinents. C'est à cette fin que le CTTJ se lança dans son ambitieux projet de recherche terminologique et, parallèlement, dans la traduction de décisions judiciaires. Les premiers jugements ont été traduits pour être inclus dans les photocopiés des membres du corps professoral.

Le vent dans les voiles

Le CTTJ ne tarda pas à publier des ouvrages terminologiques et il réussit ainsi à se tailler une place enviable dans le monde juridique. Il fut appelé à participer à de nombreux projets de traduction et de recherche, non seulement au Nouveau-Brunswick, mais dans d'autres provinces, voire d'autres pays. Les demandes de services se multipliaient; le gouvernement du Nouveau-Brunswick, notamment, fit appel au CTTJ pour la traduction d'une sélection d'arrêts de la Cour d'appel. C'était en 1980.

Au bout de quelques années, le CTTJ traduisait non seulement une sélection, mais l'ensemble des arrêts

de la Cour d'appel. À cela s'ajoutaient certaines décisions de la Cour du Banc de la Reine et, à l'occasion, de la Cour provinciale.

À cette époque, soit entre 1983 et 1987, la traduction des jugements était effectuée entièrement à l'interne. Depuis, afin de pouvoir répondre de façon plus efficace à une demande sans cesse croissante, le CTTJ a constitué un réseau de pigistes dont les services sont retenus pour la traduction des jugements.

Plusieurs étapes se succèdent dans la production en langue d'arrivée des décisions judiciaires. Les textes sont préparés, c'est-à-dire que des directives, de la documentation et des conseils généraux sont fournis au traducteur ou à la traductrice, d'une part, pour faciliter son travail, et d'autre part, pour favoriser une plus grande uniformité dans un secteur langagier en évolution constante. De leur côté, les traducteurs et les traductrices doivent indiquer toutes leurs sources afin que le réviseur puisse facilement évaluer dans chaque cas la démarche traductionnelle. Après la traduction, les textes sont révisés et, enfin, soumis à une lecture d'épreuves. Le traducteur, qu'il soit pigiste ou non, bénéficie d'une rétroaction.

Le CTTJ est très sensible au besoin de préparer la relève, non seulement pour veiller à la continuité de ses propres travaux, mais aussi pour contribuer au renouvellement des effectifs canadiens en jurilinguistique. C'est pourquoi le secteur de la traduction des jugements offre, à certaines périodes de l'année, des contrats d'essai à des débutants en traduction juridique dans le but de retenir, au moins comme pigistes, ceux et celles qui possèdent le plus de potentiel, et à ces personnes, il fournit le suivi et la rétroaction nécessaires pour qu'elles obtiennent un encadrement solide en traduction juridique.

Une traduction interactive

En 2002, année de l'adoption de la nouvelle Loi sur les langues officielles² du Nouveau-Brunswick, la Cour d'appel a commencé à rendre ses décisions dans les deux langues officielles. En conséquence, des rapports professionnels plus étroits se sont établis entre le CTTJ et la Cour d'appel. Cette nouvelle dynamique de travail axée sur les échanges interactifs entre juges et traducteurs complique, il est vrai, le processus de traduction des décisions judiciaires, mais elle s'insère peut-être davantage dans les objectifs d'égalité linguistique. ☞

1. L.N.-B. 1969, ch. 14.

2. L.N.-B. 2002, ch. 0-0.5.

Par Gisèle McIntyre-Thériault



Au Nouveau-Brunswick, le violon se joue sans partitions!

○
Le défi que relèvent quotidiennement les interprètes au Nouveau-Brunswick est palpitant. Pourtant, il semble difficile d'attirer de nouvelles recrues.

**Par Nicolas Andreiu,
int. a., trad. a., CTINB**

La prestation d'une violoniste au sein d'un orchestre est le résultat d'innombrables heures de pratique. Lorsque le chef d'orchestre fait son entrée sur scène, les musiciens savent exactement ce qu'exprimera leur dirigeant avant même qu'il fasse quelques tapements sur le pupitre afin d'attirer l'attention. Chaque note et chaque passage ont été étudiés à fond. Toutefois, il faut tout de même prêter attention aux directives du chef, car malgré les limites qu'impose chaque note d'une partition, le produit fini est empreint du caractère du chef d'orchestre. Toute une tâche!

Le travail d'un interprète se compare à celui d'une violoniste : transmission d'un message dans une autre forme de communication, expression la plus fidèle possible de la teneur émotive du message véhiculé, sollicitation de toutes les facultés intellectuelles et utilisation de toute l'énergie en banque! Une tâche énorme également!

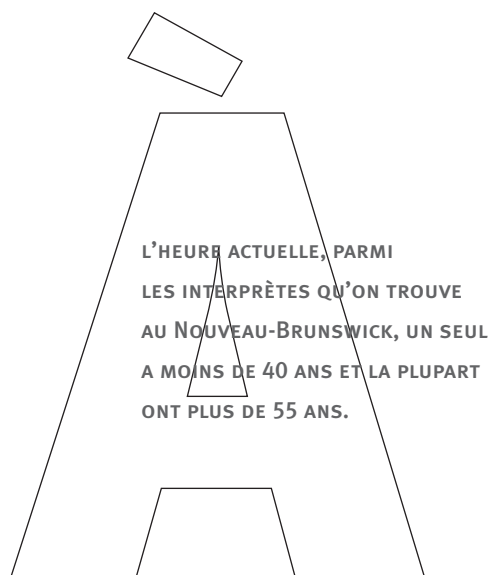
Les comparaisons s'arrêtent là. On pourrait continuer à dresser des parallèles entre ces deux formes d'art si la violoniste se pointait sur scène sans partitions et sans savoir précisément ce qu'exprimera de sa baguette le chef d'orchestre. La seule chose dont elle est certaine est qu'elle jouera de la musique classique à l'intention d'un auditoire bien précis. Munie de son instrument à cordes et de son expérience, comme l'est l'interprète, elle attend patiemment de transmettre dans le langage musical une panoplie de notes inventées de toutes pièces, sur-le-champ, à la lumière des idées qu'exprime la personne debout devant le pupitre.

Femmes et hommes-orchestres

Quel lien peut-on établir entre cette mise en scène et l'interprétation au Nouveau-Brunswick, direz-vous? Dans ce paradis du homard et des plages chaudes, l'orchestre linguistique est composé d'une quinzaine d'interprètes et le résultat de leur travail relève de la symphonie.

Les interprètes du Nouveau-Brunswick sont des femmes et des hommes-orchestres et il n'est pas difficile d'en faire la preuve. Ces artistes de la langue parcourent la province et leur contexte de travail n'est jamais le même. Voici une période de travail de cinq jours typique : atelier de formation à l'intention de travailleurs sociaux, rencontre entre des fonctionnaires du ministère de l'Agriculture, des Pêches et de l'Aquaculture et des conchyliculteurs de la province,

conférence de presse du ministre des Relations intergouvernementales et internationales au sujet d'une délégation néo-brunswickoise en mission commerciale en Nouvelle-Angleterre et, pour couronner le tout, une séance à l'Assemblée législative du Nouveau-Brunswick.



Le défi est de taille, mais des plus palpitants, d'autant plus que chaque prestation de 30 minutes au micro est ininterrompue. Durant son tour, l'interprète traduit tout, que ce soit dans l'une ou l'autre des langues officielles. En effet, interpréter dans les deux sens (anglais-français, français-anglais) rend la tâche doublement intéressante et procure un sentiment de satisfaction bien particulier.

Contre la pénurie d'interprètes

Il y a un autre grand défi à relever au Nouveau-Brunswick, soit la pénurie d'interprètes dans les secteurs public et privé. Ce problème d'ordre national est particulièrement marquant dans les Maritimes. À l'heure actuelle, parmi les interprètes qu'on trouve au Nouveau-Brunswick, un seul a moins de 40 ans et la plupart ont plus de 55 ans. Par-dessus le marché, étant donné que nous sommes si peu nombreux dans la province, il va sans dire qu'au moment où l'un d'entre nous quitte la profession, le réseau d'interprètes en ressent les soubresauts.



Afin de lutter contre ce problème, le Bureau de traduction du gouvernement du Nouveau-Brunswick est à la recherche active d'interprètes et offre un programme de formation en interprétation consécutive et simultanée. Toutefois, les candidats potentiels sont peu nombreux. Ils doivent être des linguistes ayant idéalement, au minimum, une formation et de l'expérience en traduction. De plus, il faut une certaine expérience de vie. Un jeune trouverait bien difficile de se lancer en interprétation immédiatement après avoir obtenu un diplôme en traduction sans avoir fréquenté, dans une certaine mesure, l'école de la vie.

Un heureux mélange d'interprètes-pigistes et fonctionnaires est essentiel afin d'assurer la prestation des services d'interprétation dans la seule province officiellement bilingue au Canada. La plupart des interprètes-pigistes ont élu domicile à Fredericton, à Moncton ou à Saint-John. Fredericton est la plaque tournante du service d'interprétation du gouvernement provincial, comme l'est Ottawa à l'échelle nationale.

En fait, on pourrait qualifier Fredericton de petit Ottawa! La ville est située sur le bord d'un cours d'eau au passé marquant, de nombreux sentiers permettent aux gens actifs d'avoir un accès immédiat aux bienfaits de la nature, et la richesse architecturale et historique de la ville rassasie les plus curieux.



En se promenant au centre-ville, on entend beaucoup de choses, dont le français. Le fait français est bien vivant ici. On entend aussi de la musique dans les rues et les salles de spectacles de la capitale, tout particulièrement en septembre durant le festival de jazz et de blues. Il s'agit du plus grand festival du genre dans les Maritimes. Peut-être serez-vous témoin des prouesses d'un quatuor à cordes durant une visite prochaine à Fredericton. Peut-être jouera-t-il... sans partitions! ☺

Pour obtenir de plus amples renseignements au sujet des possibilités d'emploi en interprétation dans la fonction publique néo-brunswickoise, veuillez communiquer avec le Bureau de traduction du gouvernement du Nouveau-Brunswick, à Fredericton (www.gnb.ca/0099/translation/index-f.asp).



Faites-vous du *dépouillement terminologique* avec ces outils ?

A) Le surligneur



B) Les comprimés d'acétaminophène USP



Si oui, demandez-nous une ordonnance **SynchroTerm**.
Création terminologique à la vitesse de la lumière et soulagement instantané.

SynchroTerm, garanti sans maux de tête. Attention : **SynchroTerm** peut créer une dépendance.



1751 rue Richardson, suite 2504, Tél.: 514-932-7670, Fax: 514-932-3129, courriel : ventes@bridgeterm.com

La formation en traduction à l'Université de Moncton

L'Université de Moncton est le seul établissement qui offre une formation en traduction dans les provinces de l'Atlantique.



Par Matthieu LeBlanc

La formation en traduction à l'Université de Moncton remonte au début des années 1970. Dans la foulée de l'adoption de la *Loi sur les langues officielles* du Nouveau-Brunswick en 1969 et de la création du Bureau de traduction du gouvernement provincial deux ans plus tôt, la demande de traducteurs dans la province a connu une augmentation vertigineuse. C'est ainsi que les auteurs du *Rapport de la Commission de planification académique de l'Université de Moncton* ont proposé, en 1971, la mise sur pied d'un programme spécialisé de premier cycle en traduction et en interprétation, lequel a été lancé en 1972. L'année suivante, c'est le Département de traduction et des langues qui a vu le jour. Outre la formation spécialisée en traduction et en interprétation, le Département allait se charger des cours de français langue seconde et de langues étrangères, en l'occurrence l'anglais et l'espagnol. Très rapidement, par contre, l'accent a été mis sur la traduction, et dès 1974, le baccalauréat en traduction et interprétation a été remplacé par le baccalauréat spécialisé en traduction (B. Trad.), diplôme qui sanctionne encore aujourd'hui la fin des études en traduction à l'Université de Moncton. Il importe de noter que seule la combinaison anglais-français est offerte, la demande dans le sens contraire ne pouvant justifier la création d'une filière français-anglais que proposent d'ailleurs d'autres universités canadiennes. Enfin, l'Université de Moncton est le seul établissement à offrir une formation en traduction dans les provinces de l'Atlantique.

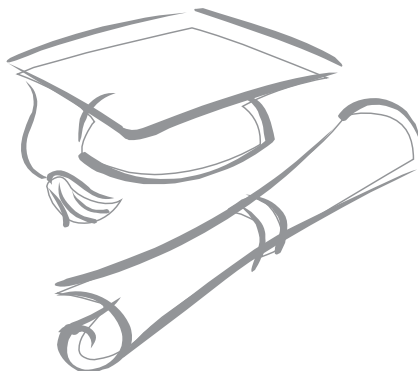
Au fil des années, le programme a subi un certain nombre de modifications afin de s'aligner sur les besoins du marché et de mieux refléter les nouvelles réalités du métier. Aujourd'hui, le Département offre trois

programmes de premier cycle qui mènent au grade de baccalauréat spécialisé en traduction, à savoir le programme régulier (4 ans), le programme coop (4 ans) et le programme accéléré (2 ans). De plus, le Département continue d'offrir un programme de mineure en traduction, bien que les inscriptions y soient peu nombreuses. Enfin, le Département est membre de l'Association canadienne des écoles de traduction (ACET) depuis la première année d'existence du programme.

Structure actuelle des programmes de traduction

Le programme régulier

Le programme régulier est d'une durée normale de quatre ans, mais la spécialisation s'échelonne sur les trois dernières années de scolarité, la première étant commune à tous les étudiants de la Faculté des arts et des sciences sociales. À l'instar de la plupart des programmes de traduction de premier cycle offerts dans les universités canadiennes, le programme de l'Université de Moncton a pour objectif de former des traducteurs généralistes assez souples pour s'adapter aux grands domaines de spécialisation. C'est ainsi que les étudiants suivent, outre les cours de traduction générale, un certain nombre de cours de traduction spécialisée (administrative, économique, commerciale, technique et juridique). À cela s'ajoute une variété de cours de traduction portant sur les compétences fondamentales préalables ou complémentaires à la traduction : difficultés du français dans l'optique de la traduction, stylistique comparée, thème, documentation et terminologie, histoire et théories de la traduction, révision, outils informatiques, etc. De plus, au cursus figurent un certain nombre de cours à option en traduction (traduction littéraire, traduction et actualité, thème spécialisé, terminologie et lexicographie, travail dirigé, p. ex.), des cours de rédaction anglaise et française, des cours de troisième langue (espagnol ou allemand) et, bien sûr, des cours dans d'autres disciplines, conformément aux objectifs de formation générale de l'Université. Enfin, les étudiants sont vivement encouragés à effectuer un stage avant la fin de leurs études : à l'heure actuelle, ils peuvent ou bien choisir de faire un stage en milieu de travail au terme de leur troisième année d'études (d'une durée minimale de trois semaines), ou bien s'inscrire au stage en partenariat offert aux étudiants de quatrième année grâce à la collaboration du Bureau de la traduction fédéral.



Matthieu LeBlanc est professeur adjoint au Département de traduction et des langues de l'Université de Moncton.



Le programme coop

Créé en 1999, le programme coop est identique au programme régulier, à la différence près qu'il prévoit une alternance études-travail et donc une forte composante pratique. Trois stages d'une durée minimale de 12 semaines y sont prévus. Effectués pendant l'été, les stages commencent après la deuxième année de scolarité et se poursuivent jusqu'à la fin de la dernière année du programme. Parmi les bureaux assurant l'encadrement des étudiants, on compte le Bureau de la traduction fédéral, le Bureau de traduction provincial et quelques entreprises privées.

Le programme accéléré

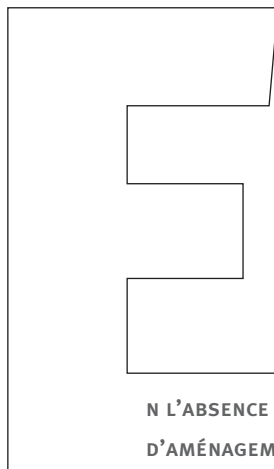
En 2001, le Département a lancé un programme accéléré en traduction destiné aux titulaires d'un diplôme de premier cycle. Menant également au diplôme de baccalauréat spécialisé en traduction, le programme intensif de deux ans s'adresse à ceux et celles qui possèdent déjà une bonne connaissance de l'anglais et du français et qui souhaitent acquérir une formation accélérée en traduction. Depuis sa création, le programme connaît un certain succès et continue d'attirer une clientèle variée (professionnels, étudiants diplômés, etc.) possédant dans bien des cas des connaissances spécialisées dans un domaine précis.

Recherche et liens avec le milieu professionnel

Étant donné l'orientation professionnelle du programme, le Département entretient des liens étroits avec le milieu professionnel de la traduction, tant au niveau régional que national. Certains membres du corps professoral participent activement au fonctionnement de divers organismes provinciaux et nationaux dans le domaine de la traduction (CTINB, Traduction NB Translation, CTTIC, p. ex.). Du côté de la recherche, les champs d'intérêt des membres du corps professoral sont très variés (traductologie, traduction littéraire, histoire de la traduction, aménagement linguistique, sociolinguistique, etc.) et témoignent d'une ouverture vers l'interdisciplinarité.

Les diplômés

Même si, au fil des années, les inscriptions aux programmes ont inévitablement fluctué, l'Université de Moncton a tout de même décerné quelque 280 diplômes



**N L'ABSENCE D'UN VÉRITABLE PLAN
D'AMÉNAGEMENT LINGUISTIQUE
POUR LE NOUVEAU-BRUNSWICK,
C'EST LA TRADUCTION VERS LE
FRANÇAIS QUI CONFÈRE À CETTE
LANGUE SON STATUT D'ÉGALITÉ
AVEC L'ANGLAIS.**

en traduction depuis 1974. La moyenne se situe aujourd'hui entre sept et dix diplômés par année, tous programmes confondus. En règle générale, les diplômés réussissent à trouver un emploi sans difficulté et, si l'on se fie aux commentaires des divers employeurs, le Département arrive à remplir adéquatement sa mission, soit de contribuer à répondre aux besoins en traduction non seulement du Nouveau-Brunswick et des provinces de l'Atlantique, mais également de tout le pays. Parmi les principaux employeurs, on compte le Bureau de la traduction fédéral, le Bureau de traduction provincial et les entreprises privées, en particulier Lexi-tech International, dont le siège social est à Moncton.

Un rôle clé

Bref, le Département de traduction et des langues de l'Université de Moncton continue, par l'entremise de ses programmes de premier cycle, d'offrir une solide formation de base en traduction et contribue *ipso facto* à stimuler l'industrie de la traduction dans les provinces de l'Atlantique. Mais surtout, il importe de souligner le rôle clé que joue la traduction dans l'aménagement du français dans la province. En l'absence d'un véritable plan d'aménagement linguistique pour le Nouveau-Brunswick, c'est la traduction vers le français qui confère à cette langue son statut d'égalité avec l'anglais et qui a fait en sorte que, au fil des années, le français ait pu s'insérer dans des domaines où il ne se pratiquait pas avant. C'est donc dire le rôle que joue la traduction — et donc la formation en traduction — dans l'épanouissement de la communauté minoritaire francophone de la province. ☺



Une introduction au métier

○

Le stage est un excellent moyen d'enrichir et de compléter la formation de l'étudiant. À preuve, tous les programmes universitaires de traduction comptent, parmi les cours à option, au moins un stage en milieu de travail. Le programme de l'Université de Moncton ne fait pas exception à la règle.



Par Alain Otis



Bon an, mal an, de dix à douze étudiants du Département de traduction et des langues de l'Université de Moncton font un stage dans le cadre de leur programme. Les stages offerts sont de trois types : stages coop, stages d'été et stages en partenariat. Les stages coop sont obligatoires pour les étudiants inscrits au programme de baccalauréat spécialisé en traduction, option coop. Au nombre de trois, ils sont faits l'été après les deuxième, troisième et quatrième années. Les stages d'été sont ouverts à tous et se font entre la troisième et la quatrième année. Les stages en partenariat, accessibles aux étudiants de dernière année dont la moyenne est élevée, se font au cours du semestre d'automne ou d'hiver pendant la quatrième année.

Les étudiants font le premier stage coop au Nouveau-Brunswick, en principe. Il y a toujours de quatre à cinq places pour eux : une au service du Bureau de la traduction du gouvernement du Canada, à Moncton, une, parfois deux, au Bureau de traduction du gouvernement du Nouveau-Brunswick, à Fredericton, une, habituellement, à la Société de traduction McLaughlin, à Fredericton, une aussi dans le grand cabinet Lexi-tech, à Moncton. Le stage, d'une durée d'au moins douze semaines, constitue une excellente introduction au métier. L'étudiant est appelé à faire de la traduction administrative, surtout, avec des variantes selon le service d'accueil ; ainsi, à Moncton, l'étudiant s'initie au travail de ministères fédéraux, notamment l'Agence de promotion économique pour les provinces de l'Atlantique. À Fredericton, l'étudiant touche au travail de plusieurs ministères provinciaux vu qu'il fait des arrêts dans chaque module du service au cours de son stage. Enfin, chez McLaughlin comme chez Lexi-tech, l'étudiant peut voir de près le fonctionnement d'un cabinet privé comptant des clients gouvernementaux et des clients privés. À la fin du stage, l'étudiant reçoit une évaluation et doit rédiger un rapport.

Les stages d'été, qui sont d'une durée minimale de trois semaines, sont offerts un peu partout dans la région et même ailleurs au pays. Quelques stages méritent une mention particulière, notamment ceux de l'Assemblée législative, à Fredericton, et du Centre de traduction et de terminologie juridiques (CTJ), à l'Université de Moncton. Chaque année, ou presque, un étudiant, au moins, a la possibilité de faire un séjour à l'Assemblée législative. Dans le cadre d'un programme de stage encadré, l'étudiant s'initie à la traduction parlementaire, domaine de travail dont on ne parle malheureusement pas beaucoup. L'intérêt du stage au CTJ tient au domaine de travail du Centre. Il n'est cependant pas offert chaque année — c'est regrettable — et s'adresse surtout aux diplômés, car ils

ont pu faire le cours de traduction juridique, offert en quatrième année. Au terme du stage d'été, l'étudiant obtient une attestation ; à la rentrée, il s'inscrit au cours Stage et se fait donner les trois crédits attribués.

Les stages en partenariat s'adressent aux étudiants de quatrième année dont la moyenne est élevée. Le « partenariat » est un cours à option ; il compte pour trois unités. L'étudiant s'y inscrit et est jumelé à un encadreur dans un service de l'administration fédérale, à Moncton ou ailleurs au pays. Le « contrat » dure tout le semestre. L'étudiant reçoit un texte — il en produira 13, d'environ 700 mots chacun, à raison d'un par semaine — et doit le rendre à l'encadreur à une date et une heure fixées à l'avance. L'encadreur révisé le texte et le remet à l'étudiant — en mains propres ou autrement ; une séance de débrefage — en personne ou au téléphone — a lieu, puis l'étudiant insère les corrections et rend à l'encadreur un texte définitif. On fait le point au milieu du stage et une évaluation finale est donnée à la fin du programme. À partir de cette évaluation, l'étudiant reçoit une note. Le stage en partenariat est très exigeant, mais il donne un bon avant-goût de ce qu'est la traduction professionnelle.

D'autres employeurs offrent, à l'occasion, des stages ; c'est le cas notamment d'Énergie Nouveau-Brunswick, à Fredericton, et de l'Agence de promotion économique du Canada atlantique, à Moncton. De plus, des étudiants font des stages à Halifax, au service du Bureau de la traduction, ou à Ottawa, au Bureau de la traduction ou dans des ministères. L'an dernier, un étudiant de Moncton diplômé en informatique est allé dans un service spécialisé du Bureau de la traduction à Montréal et une étudiante a été accueillie à la Direction de la normalisation terminologique au Bureau de la traduction à Gatineau.

Les étudiants profitent, incontestablement, des stages faits dans un milieu de travail structuré. Ils acquièrent beaucoup d'expérience ; faire les trois stages coop, c'est comme travailler une année. À la rentrée, les étudiants sont motivés et très bien disposés au travail ; ils affirment que le stage leur donne une bonne initiation au métier et surtout, leur permet de voir si la traduction correspond à l'idée qu'ils s'en font. De plus, ils portent sur leurs études, osons-nous croire, un regard plus juste. Sur un plan plus pratique, ils se font des sous — les stages, en principe, à l'exception du partenariat, sont rémunérés. Les employeurs retirent aussi beaucoup des stages ; ils rendent un fier service à la profession et aident à préparer la relève. De plus, ils peuvent observer attentivement des candidats qui, dans quelques années, viendront frapper à leur porte pour offrir leurs services. ☺

La traduction en Nouvelle-Écosse : un secteur d'activité en pleine croissance

Ah! La Nouvelle-Écosse : le *Bluenose*, la piste Cabot, Grand-Pré et les Acadiens. Une population inférieure à un million de personnes mais très cosmopolite. Près d'une douzaine d'établissements d'enseignement supérieur. Un marché de la traduction en expansion et, bien sûr, l'Association des traducteurs et interprètes de la Nouvelle-Écosse (ATINE).

L'ATINE a vu le jour en 1990. Le travail ardu et soutenu des pionniers a permis à cette petite association de regrouper des professionnels qui exercent surtout au Bureau de la traduction du gouvernement fédéral et en pratique privée. Le Bureau de la traduction compte 16 traducteurs dont la majorité sont membres de l'ATINE. C'est le seul gros employeur sur le marché de la traduction en Nouvelle-Écosse depuis le transfert du service de traduction de La Maritime à Montréal, il y a quelques années.

Moins d'une douzaine de nos membres sont des traducteurs indépendants à temps plein. Bon nombre de membres occupent un poste dans un autre domaine lié aux langues et ne font de la traduction que de façon occasionnelle. Le marché de la traduction en Nouvelle-Écosse est à la fois mystérieux et généreux. Mystérieux parce qu'on ne peut pas cerner de grands clients bien précis — sauf certains ministères fédéraux et le gouvernement provincial — et généreux parce que la demande augmente. L'ATINE compte également trois interprètes qui, parfois, exercent leur profession ailleurs au pays pour répondre à la demande.

Étant donné que le bassin de traducteurs indépendants à temps plein est limité, il est souvent difficile pour eux d'accepter de gros travaux. Beaucoup ont des clients réguliers qu'ils ne pourraient pas délaissier pendant une longue période. Toutefois, depuis peu, quelques-uns de nos membres travaillent régulièrement ensemble, en équipes virtuelles, pour justement tenter de mieux répondre à la demande. Il existe aussi un marché gris de la traduction où des gens qui ne sont pas membres de l'ATINE exercent le métier de façon assez soutenue et depuis longtemps. Nos tentatives pour les recruter n'ont pas eu beaucoup de succès étant donné leur réticence devant la question de l'agrément.

Nous avons donc là un défi à multiples facettes à relever. Nous voulons faire connaître l'association et ses membres auprès des clients potentiels et nous voulons également sensibiliser les clients à l'importance de faire appel à des traducteurs agréés, pour s'assurer que le travail soit de qualité. Mais comment souligner l'importance de faire appel à nos membres quand ceux-ci ne sont pas assez nombreux pour répondre à la demande? Et comment attirer les traducteurs compétents du marché gris au sein de l'association quand ils ne voient pas d'avantages à être membres d'une association professionnelle? La visibilité de la profession est pourtant un atout important.

Le gouvernement provincial devrait permettre de changer la donne dans une certaine mesure. La Nouvelle-Écosse n'est pas une province officiellement bilingue mais en décembre 2004, l'adoption de la *Loi sur les services en français* a entraîné une augmentation du volume des demandes de traduction et a exigé la mise sur pied d'un service de traduction.

En janvier 2005, l'Office des affaires acadiennes, organisme central de soutien pour les services de traduction et les services gouvernementaux en français, a embauché une traductrice. On a élaboré des stratégies afin de sensibiliser les ministères et la communauté au besoin de faire appel à des services de traduction de qualité. Le service de traduction est offert gratuitement aux ministères et organismes du gouvernement provincial.

Le volume approximatif pour l'exercice 2005-2006 se chiffre à 477 000 mots. Il est suffisant pour justifier l'embauche d'un deuxième traducteur, ce qui est prévu au budget de 2006-2007. On travaille à l'heure actuelle en collaboration avec le gouvernement fédéral afin d'établir une terminologie officielle pour les différentes appellations du gouvernement provincial (ministères, organismes, programmes, etc.) et pour l'intégration de ces données dans Termium.

Un énorme travail de sensibilisation reste à faire au sein du gouvernement et de la population en général, ce qui entraînera par le fait même une augmentation de la demande. Vivement la relève! 🐾



*Le dilemme d'une
petite association
face à un marché
de forte demande.*

Par Sylvain Filion



Les organismes professionnels au Nouveau-Brunswick



Par Martine Cantin
et Yvonne McLaughlin

Au Nouveau-Brunswick, deux organismes représentent le secteur de la traduction et de l'interprétation : la Corporation des traducteurs, traductrices, terminologues et interprètes du Nouveau-Brunswick (CTINB) et Traduction NB Translation (aussi connu sous le nom de Conseil de l'industrie de la traduction du Nouveau-Brunswick).

Même s'ils collaborent étroitement dans le cadre de plusieurs dossiers, ces deux organismes ont chacun un rôle bien distinct. La CTINB a le mandat d'assurer la reconnaissance professionnelle des praticiens de la traduction tandis que Traduction NB Translation est une association qui représente l'industrie de la traduction (le mot traduction englobant le mot interprétation).

La CTINB

La CTINB a été fondée à Fredericton en 1970. Elle fait partie du Conseil des traducteurs, terminologues et interprètes du Canada (CTTIC) depuis 1972. En janvier 2006, cette association comptait 144 membres agréés, 70 membres associés et 9 membres honoraires. Elle regroupe donc bon nombre des professionnels de la traduction de la province.

Cet organisme a pour objectifs de donner à ses membres une voix collective, de promouvoir leur perfectionnement professionnel, de leur fournir des services destinés à répondre à leurs besoins professionnels, de veiller à ce qu'ils respectent son Code de déontologie et de faire connaître leur rôle professionnel dans la société. Il doit par ailleurs protéger l'intérêt public, promouvoir et protéger la situation, la dignité et l'intégrité collectives de ses membres, et entretenir des liens avec les organismes semblables au Canada et à l'étranger, ainsi qu'avec les établissements de formation universitaire dans les domaines de la traduction, de la terminologie et de l'interprétation. En 1989, la CTINB a fait adopter par l'Assemblée législative de la province du Nouveau-Brunswick la *Loi concernant la Corporation des traducteurs, traductrices, terminologues et interprètes du Nouveau-Brunswick*. Cette loi, qui a reçu la sanction royale le 3 novembre de la même année, confère notamment à la CTINB le pouvoir de fixer ses règles de fonctionnement.

La CTINB profite de son assemblée générale annuelle (AGA) pour réunir ses membres, faciliter le

réseautage, inviter des conférenciers ou organiser des ateliers. Par exemple, à l'AGA de novembre 2005, la conférence prononcée portait sur l'équilibre entre la vie personnelle et la vie professionnelle, sujet fort à propos pour la profession et qui a su capter l'auditoire. La CTINB tâche aussi d'inviter des conférenciers et d'organiser des ateliers au cours de l'année afin d'assurer le perfectionnement de ses membres et de les informer. Elle publie aussi un bulletin à leur intention.

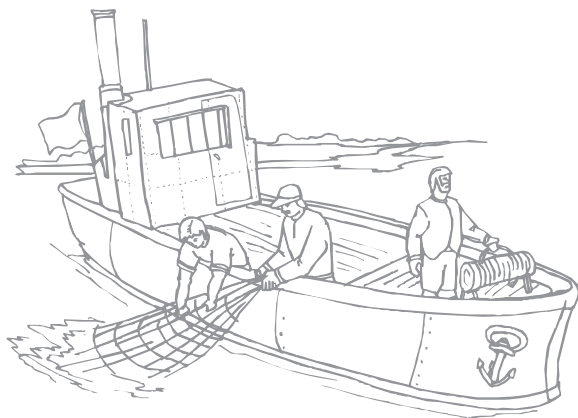
Soucieuse d'encourager la relève dans la province, la CTINB décerne chaque année le prix de la CTINB, une bourse de 400 \$, à l'étudiante ou à l'étudiant de l'Université de Moncton qui obtient la meilleure note dans ses cours de traduction pendant sa dernière année du baccalauréat.

LE CTINB A NOTAMMENT
POUR OBJECTIF DE DONNER
À SES MEMBRES UNE VOIX
COLLECTIVE.

Traduction NB Translation

Traduction NB Translation a été créé en octobre 1995 à la suite d'une étude commandée par le ministère du Commerce et du Tourisme d'alors. Sa mission est de promouvoir l'industrie de la traduction en constituant une tribune où sont représentés les






intérêts des donneurs d'ouvrage, des praticiens de la traduction, des établissements de formation et des organismes gouvernementaux, et où sont pris en compte les besoins de relève afin d'assurer le maintien et la croissance ordonnée de l'industrie. Dès le début, Traduction NB Translation a jugé qu'il était impératif de faire un bilan de la situation de la traduction au Nouveau-Brunswick. Il a donc préparé et diffusé en 1997 un document intitulé *Dossier sur l'état de la traduction*. Ce dossier, qui a été mis à jour en 2001 et de nouveau en 2003, visait « à faire état de la situation de la traduction au Nouveau-Brunswick, à constituer un point de référence pour appuyer la présentation de projets ou de mémoires, à faire ressortir les problèmes que connaît la profession ainsi que les perspectives d'avenir, et à formuler des éléments de réflexion et de solution ».

Un des problèmes qu'il a fait ressortir est celui de l'absence d'une relève essentielle à la survie de l'industrie. C'est un défi réel et imminent. Le rapport final du Comité sectoriel de l'industrie canadienne de la traduction publié en 1999 soulève aussi ce problème, prévoyant une pénurie de traducteurs au pays dans un avenir rapproché. Au Nouveau-Brunswick, le nombre de traducteurs qualifiés est déjà insuffisant pour répondre à la demande, celle-ci étant traitée en bonne partie par des pigistes de l'extérieur.

L'exode d'un certain nombre de diplômés en traduction de l'Université de Moncton qui choisissent d'aller exercer leur profession ailleurs au pays diminue les ressources humaines si essentielles au maintien et à la croissance ordonnée de l'industrie. Comme le précise le *Dossier* : « La survie et l'expansion de l'industrie de la traduction dans la province passent d'abord et avant tout par l'encadrement des diplômés en traduction. Peu importe les méthodes de traduction assistée par ordinateur déjà utilisées par bon nombre de traducteurs (banques de terminologie, dictionnaires informatisés, correcteurs d'orthographe, Internet, mémoires de traduction, etc.), l'avancement de



**U NOUVEAU-BRUNSWICK,
 LE NOMBRE DE TRADUCTEURS
 QUALIFIÉS EST DÉJÀ INSUFFISANT
 POUR RÉPONDRE À LA DEMANDE,
 CELLE-CI ÉTANT TRAITÉE EN BONNE
 PARTIE PAR DES PIGISTES DE
 L'EXTÉRIEUR.**

l'industrie repose avant tout sur des ressources humaines hautement qualifiées en mesure de satisfaire à des normes rigoureuses de qualité. »

Traduction NB Translation utilise toutes les tribunes disponibles pour faire connaître ce défi et sensibiliser les intervenants à la nécessité d'agir rapidement afin de trouver des moyens d'intéresser un plus grand nombre de gens à choisir de faire carrière en traduction ou en interprétation. Il faut aussi trouver une façon d'aider les diplômés à obtenir un encadrement dans un milieu de traduction afin de pouvoir accéder au marché du travail. Il est difficile de prédire quel sera le nombre de traducteurs dans la province dans une dizaine d'années. Cependant, si nous savons bâtir sur les acquis pour répondre au défi de la relève et du recrutement, la traduction pourrait devenir une industrie dynamique et prospère. 🚧



Gaga aux GG

Par Rachel Martinez,
trad. a.

J'ai eu un petit doute que quelque chose se tramait lorsque j'ai reçu à la mi-octobre une invitation pour assister à l'annonce des finalistes des Prix littéraires du Gouverneur général... à Toronto. *Glenn Gould, une vie* (paru aux éditions du Boréal), l'un des 24 ouvrages soumis dans la catégorie Traduction vers le français et ma première publication, est bien parmi les cinq finalistes. Je suis flattée que la biographie du génie de la musique, qui m'a littéralement obsédée pendant près d'un an, jouisse de la même reconnaissance que le travail du célèbre tandem formé de Lori Saint-Martin et Paul Gagné, auteurs de *trois* traductions finalistes cette année.

L'attente

Inutile de tromper l'attente jusqu'au dévoilement des noms des lauréats en faisant la tournée des librairies pour redresser les piles de *Glenn* : comme c'est l'usage, le livre a été retiré des rayons quelques mois après sa parution. Alors je me contente d'arborer un sourire béat et j'imagine avec amusement Lori et Paul arpenter les magasins à la recherche de leur tenue de gala pour la cérémonie officielle à Rideau Hall.

Quelques jours plus tard à peine, Joanne Larocque-Poirier, agente des Prix au Conseil des Arts du Canada, m'annonce au téléphone que j'ai gagné! Incrédule, je dois la faire répéter trois fois et lui demande si les membres du jury ont bien lu l'ouvrage en entier (il fait tout de même plus de 500 pages). Après m'avoir rassurée, elle m'explique le déroulement de la conférence de presse le 16 novembre, puis de la remise des prix à Rideau Hall la semaine suivante. Je raccroche, sonnée, puis je descends au sous-sol chercher un

petit remontant pour apercevoir le plancher dudit sous-sol submergé sous une bonne dizaine de centimètres d'eau. Une heure plus tard, en fixant distraitemment le bas du dos du dodu plombier venu à ma rescousse, je pense, pêle-mêle, à ma robe (bien sûr), aux discours de remerciements, au champagne qui m'attend dans le frigo, aux considérations protocolaires, à la gardienne qu'il faudra réserver, et surtout au secret le plus absolu à garder pendant trois semaines jusqu'à l'annonce officielle...

Les honneurs

Le dévoilement des noms des gagnants se fait exceptionnellement à la Grande bibliothèque à Montréal, capitale mondiale du livre. J'y rencontre les 13 autres lauréats, qui m'impressionnent au plus haut point. On se sent bien petit en présence d'un dramaturge docteur en mathématiques ou d'une romancière d'origine japonaise qui s'est mise à écrire il y a une dizaine d'années pour apprendre le français... Après l'épreuve de la conférence de presse (les auteurs, les

illustrateurs et les traducteurs se tiennent habituellement loin des feux de la rampe...), nous participons à une sympathique séance de lecture dans une ambiance jazz. Je terminerai cette soirée aux petites heures du matin avec les autres lauréats de l'extérieur de Montréal au bar de l'hôtel où nous logeons. Sachez qu'il n'y a personne de plus drôle qu'une poète quinquagénaire du Nouveau-Brunswick qui vient de remporter un prix littéraire...

La semaine suivante, le 23 novembre, le Conseil des Arts nous accueille à Ottawa. En matinée, nous nous retrouvons à la tribune du Président du Parlement pour recevoir les félicitations de la Chambre puis, vers 18 h, nous nous rendons en tenue de gala avec nos conjoints à la cérémonie officielle à la résidence de la gouverneure générale, riant nerveusement comme des enfants d'école.

Sont-ce les uniformes? Les serviettes à monogrammes en coton égyptien? Les magnifiques œuvres d'art? Le traitement « vice-royal » qu'on nous réserve? Tout concourt à éveiller en nous une fébrilité indicible. Même Glenn Gould vient

s'immiscer dans la magie : dans le Grand Salon où nous sommes réunis avant la cérémonie trône son dernier piano... Il y a d'abord une répétition loufoque avec une aide de camp, puis la (charmante) gouverneure générale et son époux viennent nous rejoindre. Nous faisons notre entrée en rang, en grande pompe, dans la magnifique Salle de bal où nous attendent les invités et, stoïques au mur du fond, la reine Elizabeth et le duc d'Édimbourg peints par Jean Paul Lemieux. Je me revois comme dans un rêve recevoir mon prix des mains de la gouverneure générale et prononcer mon petit discours. Mais surtout, je revis l'immense joie ressentie pendant cette soirée que j'aurais voulu durer toujours.

Je me rends bien compte que les prix de traduction suscitent moins d'intérêt dans les médias et auprès du public que les autres catégories, mais tous les moments d'euphorie que j'ai vécus, les rencontres stimulantes et les marques d'estime, je les conserverai précieusement pour y puiser, pour m'y vautrer, les jours de clients rébarbatifs, de comptabilité et de textes ennuyeux. ☺



Michaëlle Jean, gouverneure générale du Canada, remet à Rachel Martinez un exemplaire de *Glenn Gould, une vie* relié par l'artiste Lise Dubois.

Photo : Patrick Doyle

Un événement rare

Par Karin Montin, C. Tr.
et Yolande Amzallag, trad. a.

LTAC-ALTA Joint Conference / Congrès
conjoint ATTLC-ALTA, Hôtel Omni,
November 2 – 5 novembre, 2005

Pour la deuxième fois en vingt ans, l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada et l'American Translators Association se sont regroupées pour organiser un congrès à Montréal. Cet événement, qui s'est déroulé en novembre dernier à l'Hôtel Omni, a accueilli 350 participants, dont environ 200 ont pris part aux conférences et lectures. Le programme, d'une étourdissante diversité et de portée universelle, ne négligeait pas certains aspects particuliers de la traduction en Amérique du Nord. Le choix était difficile entre les ateliers portant sur des thèmes aussi larges que l'engagement social, l'érotisme, la dimension féminine ou l'implicite en traduction, et ceux qui traitent de diverses littératures — grecque ancienne, québécoise, acadienne, latino-américaine, yiddish, iranienne — ou encore de particularités comme la traduction d'œuvres inachevées ou les questions de genre dans la traduction d'œuvres d'Europe de l'Est...

Parallèlement, la majorité des participants ont pu disposer de deux séances par jour pour lire des extraits de leurs traductions publiées, parfois accompagnés de l'auteur pour la lecture de l'original.

De toute évidence, les organisateurs, Phyllis Aronoff, Hugh Hazelton et Gerald Chapple, ont réussi leur projet. Ils ont donné à un grand nombre de traducteurs canadiens et états-uniens une rare occasion de prendre la parole et d'échanger leurs points de vue.

Le bref compte rendu de Karin Montin illustre bien l'intérêt de cet événement exceptionnel.

Charlotte Melançon moderated a panel with Marie Frankland, Madeleine Stratford and Anne-



Marie Taravella. Each panellist translated Robert Frost's « On Going Unnoticed » into French, and gave a brief presentation on her approach to the poem, translation process and problems encountered, then read her work. Though their versions were strikingly different, amazingly, all managed to render Frost's poem in rhyme.

I attended two sessions on Eros and Translation, which were not devoted to the translation of erotic literature, but rather to the “erotics of translation.” As explained by Alan Hibbard, who translates from Arabic, translation involves an attraction to the original, a desire to bridge the distance, the knowing of a foreign body, a kidnapping, and a carrying of that body across a border as it is rendered into the target language. Suzanne Jill Levine spoke of the desire to know the unknown, to be transported to another dimension, to return to one's own true self and of falling in love with a language or a language teacher.

Jo-Anne Elder moderated two bilingual panels on translating Acadian writing, and Pierre Ancil gave a wonderful talk (in English) on translating Montreal Yiddish literature into French. He is a true trailblazer, with a great desire to build bridges between cultures.

Four promising translators, the ALTA fellows, were given a forum to read from their work. They were all very impressive, but I especially recommend looking up Niloufar Talebi, a dynamic young woman who founded thetranslationproject.com to promote Iranian poets. Her version of « Love is Lemony » by Ziba Karbassi is delightful.

The keynote speaker, Antonine Maillet, called herself a « translator of nature » in her capacity as a storyteller, and as a translator of Shakespeare and others into French. She spoke in English, without notes, about the importance of

stories, and of maintaining one's language, stressing some essential differences between French and English. She emphasized the necessity of going way, way back to the beginning, to « le vide total » before the writer began, in order to start translating from the same place. This tied in with Charlotte Melançon's remarks about reading Darwin in an effort to understand Frost's frame of reference and terminology. Maillet concluded by quoting Marguerite Yourcenar, saying that a translator is a creator who has the advantage of not starting from scratch. ☺

○ Échappées sur le futur

27 au 29 mai 2006, Toronto (Canada), Université York —
xix^e conférence de l'Association canadienne de traductologie. Renseignements : www.uottawa.ca/associations/act-cats/Fra/congres/appe.html

14 – 17 juin 2006, Galway (Irlande), National University of Ireland —
Tenth International Conference on Language and Law. Renseignements : www.iall-aidl.org

17-18 juin 2006, Kobe (Japon), International Conference Center —
International Japanese-English Translation (IJET) Conference : The Translator's Balancing Act. Renseignements : www.jat.org/ijet/ijet-17

6 – 8 juillet 2006, Lorient (France), Université de Bretagne Sud —
Traduction et communautés. Renseignements : <http://monsie.wanadoo.fr/translationcomm>

12 – 14 juillet 2006, University of the Western Cape, Afrique du Sud —
2nd Conference of the International Association for Translation and Intercultural Studies : Intervention in Translation, Interpreting and Cultural Encounters. Renseignements : www.iatis.org/content/iatis2006/index.php

1 – 4 novembre 2006, New Orleans, Louisiana —
47th Annual Conference of the American Translators Association. Pour proposer une présentation : www.atanet.org/conf2006/abstract_online.htm

Notes et contrenotes

La curieuse histoire des Martinien

Eve Renaud, trad. a. (Canada)

En réalité, ce texte aurait pu figurer dans les « Pages d'histoire », mais le voici plutôt en contrenote.

En 1954, un chercheur qui, au hasard de travaux sur un tout autre sujet, a trouvé au monastère de San Egidio, en Italie, un incunable dont l'auteur est un certain dom Bérenger, communique avec Jacqueline Hemmett, traductrice spécialiste de langues anciennes et rares. L'ouvrage s'intitule *Mores Christianae Populi Martini*. Dom Bérenger, caudataire à distance, appelle en effet « martinienne » la population insulaire dont il est question, sans doute pour amadouer le pape Martin v. Le chercheur a déchiffré la longue et obséquieuse page de remerciements à la litanie des sous-prieur, prieur, évêque, inquisiteur et pape qui ont permis au dom de « faire pénitence en ces contrées lointaines [traduction] », mais il a du mal à se sortir du glossaire compilé par le religieux. Ce glossaire remplit une vingtaine de pages friables en conclusion du récit.

Voici un extrait de la compilation d'équivalences. Chose certaine, le martinien ne pourra jamais ressusciter : le dom lexicologue ne donne aucune indication de prononciation ni de grammaire. On se souviendra que le peuple vit sur une île, d'où ces quatre termes recensés pour désigner la mer. Je reproduis entre parenthèses les traductions françaises fournies par la spécialiste, pour le cas où votre latin aurait un peu pâli avec le temps :

arbor maximus (grand arbre) : seceip
arbor minimus (petit arbre) : s'etuot
fossa (fosse – pour les morts) : ed
mare dextera (mer de droite) : êtne-vni
mare inferiore (mer d'en bas) : tse'
mare sinistra (mer de gauche) : ticēr
mare superiore (mer d'en haut) : ec
petra (pierre) : ra'c
petra designata (pierre dessinée) : iom
petra lanceanda (pierre à lancer – pour la chasse) : sap?
petra sepulcra (pierre tombale) : eriorc
petra vacua (pierre évidée – pour la nourriture) : i'uq

La P^{re} Hemmett se penche sur le traité en voie de désintégration. Et son étude lui révèle de bien curieuses choses. Au fil des articles d'encyclopédies et autres comptes rendus compulsés à la recherche de contexte, elle tombe sur la relation rédigée par un des nobles navigateurs qui accompagnaient le Portugais Diogo Dias quand celui-ci a pris possession de l'île Saint-Laurent (la Madagascar actuelle) au nom de son suzerain, au début du XVI^e siècle. La description de sépultures soigneusement alignées qui quadrillent le centre de l'île, de tablettes de pierre portant des dessins (dont certains semblent être des croix) et de tant d'autres détails est étonnamment proche de ce que rapporte dom Bérenger. Le dom serait donc allé à Madagascar? Pourtant, le navigateur évoque à plusieurs reprises la stupeur des indigènes à la vue des membres de l'expédition. Il fournit plusieurs anecdotes donnant à penser que l'homme blanc faisait là une première apparition.

Or, la description enthousiaste de dom Bérenger est datée de 1425! Le dom est généreux en détails. Il semble avoir établi d'emblée de



bonnes relations avec les Martinien, qu'il dit affables et... pieux. D'où ces *mores christianae* du titre. Pieux? A-t-on déjà lu pareille remarque sous la plume d'un évangélisteur?

M^{me} Hemmett a été déroutée par quelques aspects du lexique. D'abord, pourquoi n'y a-t-il rien de commun entre les cinq termes qui désignent les pierres et entre les quatre qui semblent utilisés pour la mer? Et que dire de cette partie du lexique consacrée aux « louanges au Créateur »? Il est facile pour deux personnes qui ne parlent pas du tout la même langue de désigner en alternance, chacune dans la sienne, les objets qui les entourent. Mais les louanges? Comment ont-ils pu se comprendre sur ce chapitre?

Le dom a été envoyé là en pénitence. Quel intérêt aurait-il eu à soutenir devant l'Inquisition qu'il avait trouvé des gens déjà « respectueux du Très-Haut [traduction] » et qu'il a pu couler des jours paisibles avec « ce peuple que Dieu, dans son incommensurable et insondable bonté, a placé au milieu de ce qui me paraît être proche de l'Éden, tel que mon ignorance naïve me le fait concevoir [traduction] »?

Serait-il aussi naïvement ignorant que son style déférent incite à le croire et aurait-il, de manière trop simpliste, assimilé les sépultures aux rites chrétiens? Et que penser de ce martyrologue oral des Martinien qui ressemble tant aux hagiographies catholiques?

Il faut dire par ailleurs que les documents qui ont trait à la vie et à l'expédition de Dias ne brossent pas un portrait des plus flatteurs. L'explorateur a été soupçonné dès son retour d'avoir un peu maquillé la vérité pour ne pas qu'on lui coupe les vivres. Serait-ce lui qui a plagié le dom?

Qui croire?

En réalité, tout repose sur le lexique. Et c'est précisément dans l'extrait que j'ai reproduit ici que se trouve la clé. ☺

Une nouvelle revue australienne

Une nouvelle revue, **Translation Watch Quarterly**, vient d'être lancée en Australie par le Translation Standards Institute (TSI). Le TSI, fondé en juillet 2003, s'est donné pour mission d'établir des normes de qualité en traduction et en interprétation. Il fournit également des services d'expert-conseil en traduisibilité, en localisation et en adaptation.

Translation Watch Quarterly vise un lectorat international et traite de traduction, d'interprétation et de recherche traductologique. On y trouve des articles de nature générale (enjeux, problèmes, évolution de la traduction), des recherches théoriques et pratiques, des portraits de la traduction et de l'interprétation dans différents pays ainsi que des critiques de livres.

Le thème exploré dans le deuxième numéro sera *Translation Studies Research: Relevance, Validity, and Impact on Professional Standards*. Une visite au www.translationstandards.com nous en apprendra davantage.

Localisation au menu

Un article signé par Tim Altano dans **Multilingual Computing & Technology** (vol. 16, n° 8) décrit le rôle important que joue la localisation dans la traduction des termes culinaires. Son article, intitulé « Translation at 35,000 Feet: The World of Airlines Menus », illustre à quel point le procédé peut être complexe par un examen des menus que les entreprises de transport aérien offrent à leurs passagers. Il arrive en effet qu'un plat ou une façon d'apprêter un aliment soient absents de la gastronomie de la culture cible, qui ne possède par conséquent aucun mot ou expression pour les décrire. Le localisateur tiendra aussi compte du fait que le menu doit demeurer appétissant pour les locuteurs de la langue d'arrivée. On apprend par exemple que si l'on traduisait *pain*

noir en hindi par l'équivalent que propose cette langue, le but ne serait pas atteint, car le destinataire comprendrait que le pain est très très moisi. Dans les cas semblables, on choisit souvent la translittération. Le nombre de langues dans lesquelles un menu doit être traduit s'ajoute à la difficulté. Selon le trajet effectué par un avion, il faudra parfois utiliser jusqu'à six ou sept langues. La concision sera donc, elle aussi, au menu. Comment les compagnies aériennes composent-elles avec la difficulté qui consiste à traduire, à imprimer et à livrer le bon menu au bon vol au bon aéroport au bon moment? Il existe des entreprises spécialisées dans le domaine, tel O'Sullivan Menu Publishing (É.-U.) qui traduit, imprime et distribue annuellement 72 millions de menus en 54 langues et qui emploie de nombreux pigistes : www.airlinemenus.com



L'article parle aussi de la localisation de guides alimentaires. Une tâche beaucoup plus simple puisque la plupart des pays utilisent la pyramide sous différentes formes avec des pictogrammes comme outils de base de représentation du concept universel de la variété qui compose un régime équilibré.

L'industrie en marche

L'**Actualité langagière** nous donne les dernières nouvelles du projet Coopération technolinguistique — Afrique : développement des langues partenaires africaines et créoles (CTA). Des experts linguistiques de la Guinée, du Mali, de la République démocratique du Congo et du Sénégal ont participé à

une session de formation à Gati-neau. Les deux semaines de formation leur ont permis d'augmenter leurs compétences technolinguistiques et de créer des liens professionnels et humains. Les participants ont également acquis des fondements théoriques et des notions de compétences pratiques en terminologie et en terminotique. Le projet CTA favorisera la collaboration entre les chercheurs du continent africain et donnera une visibilité à leurs travaux pour la défense des langues et des cultures nationales.

Si l'avenir s'annonce prometteur, l'appui des gouvernements des pays participants, la motivation, le leadership et le renforcement des équipes de linguistes devront être au rendez-vous. À cet égard, le Bureau de la traduction et le gouvernement du Canada continueront d'apporter leur soutien.

Frèdelinades

Dans le même numéro, Frèdelin Leroux vient « troubler notre paix hivernale » avec l'expression « comme étant ». Calque? Faute? Ou, tempête dans un verre d'eau déchaînée par un lecteur scrupuleux de l'un de nos grands quotidiens? Pour retrouver notre quiétude, il faudra lire les pages 14 et 15 de *l'Actualité langagière*. Et si cet article nous met en appétit, nous pouvons en écouter l'auteur, en direct ou en différé, sur les ondes de la Première chaîne de Radio-Canada, Nord de l'Ontario, les lundis, vers 15 h 40, à l'adresse : www.radio-canada.ca/regions/ontario/index.shtml. Dans la case Écoutez en direct, il suffit de cliquer sur Sudbury.

Une page plus loin, Frances Peck oppose le *bafflegab*, langue de bois, emmêlée ou obscure, à la langue claire, nette et compréhensible. Pour améliorer la clarté de notre écriture, elle nous suggère *Plain Language Clear and Simple*, produit en 1991 par Ressources humaines et Développement des

compétences Canada, et pour nous amuser ou nous instruire, le site Internet de Michael Quinion *World Wide Words* (www.worldwidewords.org) où l'on trouve une page intitulée « Weird Words » qui nous apprendra tout, de l'origine à l'usage, de mots comme *discombobulate*, *cockamamie*, *borborygmus*, *alexipharmic*, *bloviat* et bien d'autres.

Le chinois – conclusion

The Linguist (décembre 2005 – janvier 2006) conclut sa série d'articles sur l'apprentissage de la langue chinoise par le volet écriture dans « Picturing a new vocabulary ». L'écriture chinoise, contrairement à celle de bien d'autres langues n'est pas une représentation phonétique des mots. Ce qui



est bien pratique, mais loin de faciliter la tâche des étudiants, même chinois, qui travaillent très dur pendant de longues années pour arriver à la maîtriser. L'auteur trace l'histoire de cette écriture, initialement gravée sur des os d'animaux, ensuite dessinée verticalement sur des tiges de bambou aplaties, puis à l'horizontal de droite à gauche et maintenant, souvent de gauche à droite. Il explique la différence entre l'écriture classique ou littéraire et l'écriture pragmatique, qui ont évolué parallèlement. Il donne de nombreuses explications sur les caractères, les radicaux, l'usage, ainsi que sur les caractères simplifiés. Bon succès à tous les braves qu'une telle aventure a séduits.



L'ASTTI fête ses 40 ans

Hieronymus transmet l'invitation de l'Association suisse des traducteurs, terminologues et interprètes à venir en grand nombre fêter son quarantième anniversaire, les 29 et 30 septembre 2006. L'évènement aura lieu à Berne, au Centre des congrès de la BEA. Les réjouissances seront à l'ordre du jour puisqu'en plus des exposés et des ateliers pratiques, il y aura un dîner de gala et des intermèdes récréatifs sous forme d'expositions et de minispectacles. Tous sont encouragés à mettre la main à la pâte. Catherine Gachies (c.gachies@astti.ch) se chargera de recueillir, de reproduire et de retourner les documents (photos, revues, textes, etc.) qui lui seront acheminés. Ceux qui aimeraient présenter un exposé peuvent s'adresser à Florence Torre (f.torre@astti.ch) et ceux qui souhaitent

contribuer aux festivités par leur talent artistique en feront part à Bruno Mileto (b.mileto@astti.ch). Enfin, si certains aimeraient rencontrer beaucoup de monde en aidant à l'accueil ou ailleurs, Marianne Honegger (m.honegger@astti.ch) en serait très heureuse. *Hieronymus* et le site www.astti.ch tiendront leurs lecteurs au courant des derniers développements du programme.

La revue propose également un article très intéressant qui vise à créer un lien entre la théorie et la pratique : « La théorie du skopos : ce que les praticiens de la traduction peuvent en retirer ». L'auteure, Claire Allignol, résume cette théorie clairement et simplement. Elle montre comment la théorie envisage l'action de traduire et comment elle peut servir de stratégie pour le praticien en l'aidant à structurer sa réflexion. Des exemples viennent appuyer son propos.

Travail autonome

Dans **ATA Chronicle** (vol. xxxv, n° 1), les traducteurs et interprètes qui désirent se lancer dans le travail autonome trouveront réponse à toutes leurs questions (sans exagérer). L'article « Running Your Translating / Interpreting Business From Home » passe en revue toutes les exigences et tous les aspects du travail autonome. Le travailleur autonome, futur ou déjà établi, y puisera de bons conseils sur la façon de définir ses objectifs et ses besoins, et sur les gestes à poser pour la mise sur pied ou la viabilité de son entreprise. L'auteure nous explique les avantages et les inconvénients liés à un tel choix, parle de l'importance de la spécialisation ainsi que des compétences à acquérir et à améliorer tout en expliquant la façon de les atteindre. Elle se penche également sur la tarification, l'envoi de factures, le classement, etc. Pour demeurer à jour en matière de technologie, elle suggère un bulletin électronique qui paraît toutes les deux semaines, soit toolkit@internationalwriters.com, et un livre, soit *A Translator's Tool Box for the 21st Century, A Computer Primer for Translators*, de Jost Zetzsche.

TTR

Le volume xvii, n° 1 de la revue **TTR** est le premier de deux numéros intitulés « Traductions et représentations, parcours dans l'espace hispanique ». Dans la préface, Clara Foz fait remarquer que l'Association canadienne de traductologie est « bel et bien et depuis toujours internationale et ouverte à tous les espaces ». Ce que nous ne manquons pas de constater en parcourant les pages de ce numéro qui commence par un extrait, en espagnol avec traduction française, d'un ouvrage du philosophe J. Ortega y Gasset intitulé *Misère et splendeur de la traduction*. En appendice, Marc Charron et Ilan Stavans nous livrent leurs réflexions sur la traduction de *Don Quijote* en « espagnol » et le philosophe Laurent Lamy signe un article intitulé « De la traduction comme « faible force messianique ». Projections libérantes à partir des thèses de Franz Rosenweig ». De la nourriture solide pour une réflexion stimulante et enrichissante. ☺

NE RESTEZ PAS hors circuit

**Veillez m'abonner à *Circuit*,
le magazine d'information des langagiers**

(un an, 4 numéros : 35 \$ toutes taxes comprises, extérieur du Canada : 40 \$)
Chèque ou mandat à l'ordre de « *Circuit* OTTIAQ »

nom _____

adresse _____

code postal _____

signature _____

date _____



Circuit

Ordre des traducteurs, terminologues
et interprètes agréés du Québec
2021, avenue Union, bureau 1108
Montréal (Québec) H3A 2S9
Télécopieur : (514) 845-9903

Le traducteur averti... vaut plus que son pesant d'or!

Par Denise Charbonneau, trad. a.

LAVALLÉE, François. *Le traducteur averti*
— Pour des traductions idiomatiques.
Brossard, Linguatex éditeur, 2005,
234 p.

Il y a de ces ouvrages que l'on aimerait avoir écrits soi-même. *Le traducteur averti*, de François Lavallée, est de ceux-là. N'avons-nous pas en effet au fil des années, traducteurs et réviseurs tous autant que nous sommes, maintes fois compulsé les nombreux ouvrages de référence à notre portée, à la recherche du sens perdu d'un terme ou de l'équivalent idiomatique qui nous donnera pleine satisfaction? Et que de fois n'avons-nous pas déniché, noté et « fiché » des expressions et tournures heureuses, des traductions justes, des solutions sinon géniales du moins tout à fait adaptées au contexte? Or, à quoi tient que certains se mettent à l'œuvre et décident de diffuser leurs trouvailles pour en faire profiter leurs consœurs et confrères reconnaissants? J'ai ma petite idée là-dessus, mais là n'est pas le propos... Tenons-nous-en à l'auteur, qui résume le pourquoi de sa démarche dans l'avant-propos de son ouvrage.

François Lavallée, qu'on peut facilement imaginer consultant les dictionnaires grands et petits, dépouillant les auteurs qui l'ont marqué, fouillant sa mémoire et notre mémoire collective, explique qu'au-delà de la chasse aux anglicismes — si chère aux traducteurs et réviseurs depuis des lustres —, il s'est mis à la « chasse aux tours idiomatiques [...] comme on fait la chasse aux papillons : pour enrichir sa collection », et la nôtre par le fait même. Il nous livre donc le fruit de vingt années de pratique, « à traduire des millions de mots et à faire des fiches et des recherches ».

L'auteur du *Traducteur averti* dit de son ouvrage qu'il se situe

« à mi-chemin entre le guide de traduction et le dictionnaire de difficultés ». Chose certaine, il se range parmi les ouvrages didactiques. Après les pages liminaires d'usage, dont une table des matières exhaustive, doublée d'un long index à la fin, le corps de l'ouvrage se présente sous la forme de 70 articles classés en ordre alphabétique, allant chacun de quelques paragraphes à plusieurs pages et correspondant à un terme français ou anglais ou encore à une notion stylistique ou syntaxique. On va ainsi de *about*, *across*, *advocacy*, *all* et *Americas* à *successfully*, *this*, *understand* et *versus*, en passant par « états-unien », « la mise en relief », « professionnel », « rencontrer », l'ordre des mots dans la phrase et la « traduction » des majuscules par des guillemets, ainsi que la formation des slogans et titres. Certaines « interdictions » et contraintes imposées aux traducteurs — ou qu'ils se sont imposées eux-mêmes... — sont revues sous un jour nouveau, en fonction de l'évolution de l'usage et des réalités nouvelles.

Qui n'a pas constaté que les traductions de l'anglais au français foisonnent de « mises à jour », de services « opportuns », de « collectivités » et d'« engagement », d'« occasions » de toutes sortes et... d'« ébauches »! On flaire bien sûr les *update*, *timely*, *community*, *commitment*, *opportunities* et *draft*, mais qu'y faire? Ces termes sont là et bien ancrés dans les traductions. Pourtant, si légitimes qu'ils soient, ils sont peu fréquents dans les textes pensés et rédigés en français. Quand on dit d'un texte qu'il « sent » la traduction, ce n'est pas que dans les tournures de phrases, mais aussi dans le choix des mots. « Anglicismes de fréquence », ça vous rappelle

quelque chose? L'article *community* est fort éclairant à ce sujet.

François Lavallée nous propose des pistes et des solutions, qui sont multiples. Mais avant tout il invite à la réflexion, explique au passage les subtilités de l'anglais et du français, évoque les caractères explicite et implicite des deux langues en présence, rappelle les plans du réel et de l'entendement et nous ramène à la façon de dire en français et au génie de la langue, notion qui semble tombée dans l'oubli, qu'on n'ose plus trop mentionner dans un monde où la technologie tient désormais le haut du pavé.

Un retour aux sources

L'auteur revient aux sources, si l'on peut dire, en citant Vinay et Darbelnet, auteurs de l'incontournable *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, ainsi que Dagenais et son *Dictionnaire des difficultés de la langue française au Canada*, parmi d'autres, dont Delisle, Dubuc, de Villers, sans oublier l'Office québécois de la langue française, le Bureau de la traduction, plusieurs dictionnaires, des ouvrages spécialisés, des textes de loi, des articles de journaux. Bref, l'ouvrage de François Lavallée est extrêmement fouillé et très bien documenté.

Dans la rubrique « Ordre des mots et importance relative des idées », l'auteur suggère un procédé pour faciliter l'ordre des propositions et la logique de la phrase, celui de voir à quelle question l'énoncé répond. Disons qu'après avoir lu *Le traducteur averti*, les lecteurs se poseront une question essentielle, non pas tant « Comment traduit-on...? », mais plutôt « Comment dit-on en français...? », constatant ainsi qu'il y a



des cas où il ne faut pas traduire, d'autres où il faut étoffer.

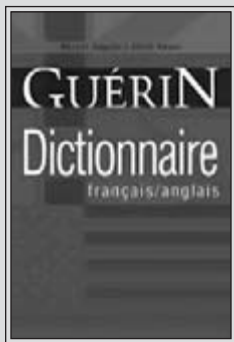
Simple bémol s'il en est un, qui n'altère en rien l'harmonie de l'œuvre, *Le traducteur averti* n'est pas vraiment un ouvrage de référence qu'on consulte en cours de traduction pour y trouver des solutions spontanées. Sa facture rappelle en cela les défuntes *Fiches repères* et les *Chroniques de langue* du Bureau de la traduction, exposés d'une grande richesse mais parfois longs pour le traducteur pressé. C'est au contraire un ouvrage qu'il faut prendre le temps de lire et de savourer. Tantôt il nous apprend des choses, tantôt il confirme nos connaissances ou nous rappelle des éléments oubliés. Surtout, il nous évite de sans cesse réinventer la roue de notre savoir collectif, parce que l'auteur a fait le travail à notre place.

François Lavallée se révèle certes comme un enthousiaste et un passionné. C'est aussi un excellent pédagogue, un chercheur rigoureux et un traducteur généreux qui livre à ses confrères et consœurs « le fruit de certaines de [ses] réflexions, non pas pour couper leurs élans, dit-il, mais au contraire pour leur donner des ailes... » Nous l'en remercions. ☺

AnneMarie Taravella

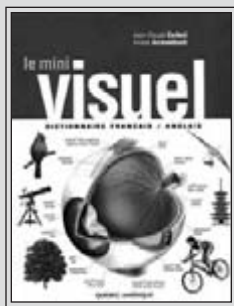
Canada-Québec

AMYOT, Alice et Marcel SÉGUIN, *Dictionnaire français-anglais*, ré-édition augmentée, Montréal, Guérin, 2005, 608 p. ISBN 2760168115.



Le *Dictionnaire français-anglais* est une réédition augmentée et revue en profondeur du *Dictionnaire « Écrire en anglais »*, publié pour la première fois en 1989. Les Éditions Guérin se sont particulièrement attachées à l'enrichir et à en faciliter la consultation. Ce dictionnaire vise surtout à proposer des solutions au rédacteur et à lui éviter des pièges. Il accompagne, autant que possible, les traductions d'exemples. Ainsi, il est facile de traduire « afin de » par *in order to*. Or, c'est rendre service au rédacteur que lui souffler à l'oreille que *in order to* n'est généralement pas nécessaire, surtout au commencement d'une phrase, par exemple : afin d'avoir une vue d'ensemble de la situation, se traduit par : *to enable us to have a look at the overall situation*.

ARCHAMBAULT, Ariane et Jean-Claude CORBEIL, *Le Mini Visuel*, Montréal, Québec Amérique, 2006, 594 p. ISBN 2-7644-0838-2.



Offert en version bilingue français-anglais, Le *Mini Visuel* offre tous les avantages du *Petit Visuel* à un moindre coût. Son format pratique — et poids plume! — en fera le compagnon idéal des étudiants et de tous ceux qui ont le souci d'utiliser le terme juste en toute circonstance.

○

DE VILLERS, Marie-Éva, *Profession, lexicographe*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2006. ISBN 2-7606-2004-2.



La toute nouvelle collection, qui a lancé trois premiers ouvrages, veut présenter le parcours intellectuel des chercheurs, des intellectuels et des universitaires en général dans la société. Qui sont-ils et que font-ils exactement ?

Droit

PIERRAT, Emmanuel, *La guerre des copyrights*, Paris, Fayard, 2006, 275 p. ISBN 2-213-62798-3.



En une quinzaine de chapitres, l'auteur dresse un tableau des nouveaux enjeux dont la propriété intellectuelle se fait tour à tour l'instrument ou le révélateur. Le tout chiffré à l'appui, mais avec le talent du conteur d'anecdotes et l'expérience du professionnel qui, sur ce terrain, aura approché ou conseillé des intérêts parfois des plus divergents sur plusieurs continents.

Langue française

BUDIN, René, *Ces êtres étranges, les sigles*, Nîmes, Lacour-Ollé, 2005, 200 p. ISBN 2-7504-1071-1.



L'auteur, professeur de maths, estimant que de nombreuses abréviations sont sources d'interrogation et de recherche, a rassemblé ici des sigles et acronymes afin d'en éclaircir la signification. Cet ouvrage permet d'élargir ses connaissances, notamment en ce qui a trait aux sigles de certaines administrations ou autres organismes.

QUESEMAND, Anne et Laurent BERMAN, *Elles sont tropes! Figures et tournures de la langue française*, Paris, Alternatives, 2005, 96 p. ISBN 2 86227 464 X.



Le garçon de café qui commande « Un Paris-beurre-ballon de rouge pour la 12! », sait-il qu'il commet quatre métonymies et trois ellipses? En partant de conversations entendues dans les rues, les bistrotts, les moyens de transport, cet ouvrage propose un catalogue ludique et non exhaustif des figures de styles, ou « tropes » (du grec tropeîn : tourner, voir héliotrope : qui se tourne vers le soleil — autrement dit tournesol — indique une « tournure », une « torsion » du langage), s'amusant à les traquer au cœur de la vie quotidienne. Les illustrations de Laurent Berman, où les lettres mêmes se font images, renvoient parfaitement à ces jeux des mots qui font toute la saveur et la poésie d'une langue.

SIMON, Arnaud, *Sur le bout de la langue : tout savoir sur les origines méconnues des expressions de notre langue*, Lausanne, Favre, 2005, 175 p. ISBN 2-8289-0856-9.



L'auteur lève le mystère sur plus de 250 locutions. Ce recueil d'expressions, sélectionnées pour leur origine « pas piquée des vers », est à utiliser comme un dictionnaire étymologique, à parcourir pour votre plaisir ou à dévorer d'une traite. Que vous soyez d'humour à « sabler le champagne » ou à « ronger votre frein », cet ouvrage plein d'humour saura vous distraire tout en vous instruisant. Et rien que pour cela, il « vaut son pesant d'or » !

Langues étrangères

DAMOISEAU, Robert, *Éléments de grammaire comparée français-créole haïtien*, Matoury (Guyane française), Ibis Rouge, 2005, 180 p. ISBN 2-84450-195-8.



L'objectif de cet ouvrage est d'apporter, sous une forme claire, à toute personne utilisatrice des deux langues, des éléments de repérage permettant de situer le système créole par rapport à celui du français. Les *Éléments de grammaire comparée français-créole haïtien* s'adressent à ceux qui étudient le créole, mais également au public désireux de cerner les analogies et les différences que présentent le français et le créole dans leur fonctionnement.

Militaire

ROSTAING, Philippe, *Dictionnaire des forces terrestres (français-anglais), troisième édition revue et augmentée en Cd-Rom format PDF avec index interactif*, Paris, La Maison du dictionnaire, 2005, 1530 p. ISBN 2-856081894.



L'essor des relations internationales appelle de plus en plus souvent l'armée française en dehors des frontières du pays et l'amène donc à parler l'anglais. Aussi cet ouvrage a-t-il pour vocation d'aider les soldats, ainsi que tous ceux qui utilisent un vocabulaire militaire, dans leurs relations à l'étranger.

BOI, Pierre, *Dictionnaire interarmées des termes militaires et paramilitaires (anglais-français avec index français-anglais)*, Paris, La Maison du dictionnaire, 2005, 656 p. ISBN 2-856081800.



Plus de 23 000 termes, traduits, expliqués et illustrés de nombreux exemples authentiques, dont 2 450 abréviations et acronymes anglais, développés, commentés et traduits, ainsi qu'un index complet français-anglais. Domaines militaires et paramilitaires couverts : armée de terre, armée de l'air, marine, conflits, guerre et paix, armements, matériel, formation et vie militaires, uniforme, grades, diplomatie, géopolitique, etc. Domaines connexes : mécanique, aéronautique, radars, transmissions, météorologie, géographie, etc. Tous les mots et expressions retenus sont des termes utilisés par des anglophones d'origine ou par des instances internationales officielles (ONU, OTAN).

Sciences sociales

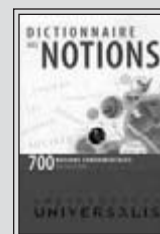
MIALARET, Gaston, *Les sciences de l'éducation*, 10^e édition mise à jour, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 2005, 127 p. ISBN 2-13-055342-7.



Fait le point sur les connaissances en sciences de l'éducation, précise les disciplines qu'elles regroupent, leurs programmes de recherche et leur finalité.

○

Dictionnaire des notions, Paris, Encyclopædia Universalis, 2005, 1388 p. ISBN 2-85229-565-2.



Avez-vous vraiment une compréhension précise, complète et actuelle des termes suivants : développement durable, bonheur, biodiversité, conscience, espace-temps, mondialisation, quantique, yin et yang... ? Le *Dictionnaire des notions* vous explique de façon claire et synthétique 700 notions fondamentales pour maîtriser les divers champs du savoir actuel et comprendre leur évolution.

Une traductrice prolifique

Par Cyril Aslanov

Léa Goldberg naît en 1911 à Königsberg, en Prusse-Orientale. Cette région fait alors partie de l'Empire allemand, mais la famille de la future poétesse se rattache davantage à un arrière-plan juif lithuanien qu'à un milieu juif allemand. Pendant les années de la Première Guerre mondiale, les Goldberg passent en territoire russe (à Saratov notamment), puis à Kovno (Kaunas) qui devient la capitale de la Lituanie indépendante à partir de 1918.

Dans cette petite ville endormie, la bourgeoisie juive a préservé une pratique intense de la langue russe. Ainsi, la future poétesse a accès dès sa plus tendre enfance au russe et à l'allemand, les deux grandes langues de culture de l'espace est-européen. En outre, elle reçoit une éducation hébraïque dans le cadre du lycée juif de Kovno où l'enseignement est dispensé en hébreu. À l'âge de 15 ans, elle publie ses premiers vers hébreux dans un journal juif local. Elle fait de brillantes études universitaires à Kovno et dans l'Allemagne de Weimar (Berlin et Bonn) où elle écrit un doctorat sur les traductions araméennes de la Bible en milieu samaritain.

En 1935 elle émigre en Palestine mandataire. Elle fréquente la bohème littéraire de Tel-Aviv, marquée par la personnalité du poète socialiste d'origine juive ukrainienne Abraham Shlonsky (1900-1973) qui anime un cénacle littéraire appelée *Yahdav* (« Tous ensemble »). Dès son arrivée, elle fait publier à un rythme soutenu des recueils de ses poèmes hébreux : *Taba'ot 'ashan* (« anneaux de fumée ») en 1935 ; *Shibbolet yeruqat ha-'ayyin* (« l'épi aux yeux verts ») en 1939 ; *'Al ha-prihah* (« Dès la floraison ») en 1948. Parallèlement, elle collabore comme traductrice, journaliste et critique théâtrale au quotidien tel-avivien

Davar. Mais c'est surtout comme auteure de littérature enfantine qu'elle se distingue durant cette période. Elle publie en outre deux textes en prose à caractère autobiographique : *Mikhtavim mi-nesi'ah medummah* (« lettres d'un voyage imaginaire ») en 1937 et *ve-hu ha-or* (« et voici la lumière ») en 1946.

Poétesse, traductrice et universitaire

Léa Goldberg est une traductrice prolifique. Elle adapte en hébreu toutes sortes de textes marquants de la littérature européenne : *Enfance* de Gorki ; les nouvelles de Tchekhov ; *Agnès va mourir* de Renata Viganò ; *Guerre et Paix* de Tolstoï ; *Peer Gynt* d'Ibsen ; quelques sonnets de Pétrarque ; *L'École des femmes* de Molière ; *Aucassin et Nicolette*¹. Son style de traduction se caractérise par la volonté de recréer artistiquement le signifiant au risque d'accumuler les belles infidèles. En cela, elle se rattache à la tradition russe de la métatraduction illustrée par la plupart des poètes-traducteurs israéliens de sa génération, également marqués par l'arrière-plan culturel russe.

En 1952, Léa Goldberg est chargée de fonder le Département de littérature comparée de l'Université Hébraïque de Jérusalem, où elle obtient le titre de professeur en 1963. Toutes les personnes qui l'ont côtoyée au sein de cette université se souviennent d'elle comme d'une femme exceptionnelle, capable de réciter par cœur des centaines de vers d'affilée, des vers de Virgile notamment. Tout en poursuivant sa carrière universitaire, elle continue à publier des recueils de ses poèmes, dont le plus connu est *Muqdam u-meuhar* (« Tôt ou tard ») en 1959. On y trouve notamment une adaptation en vers du *Retour de l'enfant prodigue* d'André Gide (*mi-shirei*



ha-ben ha-oved « Quelques chants du fils prodigue »). À l'instar de Gide, Léa Goldberg peuple la scène des retrouvailles entre le père et le fils de deux figures féminines : une mère aimante et une fiancée délaissée. Léa Goldberg est aussi une dessinatrice talentueuse. Elle illustre de croquis à l'encre de Chine les éditions de ses poèmes et de ses traductions poétiques.

Un être intense

Au premier abord, Léa Goldberg était un femme chétive d'apparence quelque peu austère. Mais à la vérité, c'était un être d'une intensité exceptionnelle. Elle avait trouvé dans la poésie le lieu d'expression de ses aspirations amoureuses. Pour elle, la fonction poétique était un véritable substitut de l'éros, comme elle l'affirmera explicitement par la formule : « Je suis poétesse, ce qui revient à dire que je suis amoureuse. » À la lecture des poésies hébraïques de cette auteure si marquée par le rythme des vers russes et allemands, on a l'impression que le matériau linguistique hébreu a été fondu dans le moule de la prosodie accentuelle germanique et slave. Cette musique venue d'ailleurs confère d'autant plus de force à sa poétique. De fait, les vers de Léa Goldberg gagnent à être modulés

avec le je ne sais quoi d'emphatique qui caractérise la récitation de la poésie russe.

Léa Goldberg meurt prématurément en 1970, laissant une quantité de textes inédits qu'on publiera à titre posthume. L'État israélien lui décernera *post mortem* la plus haute distinction honorifique du pays (Prix d'Israël). C'est une façon de rendre hommage au rôle fondamental de Léa Goldberg dans l'élaboration de la culture du jeune État. À une époque où les Sabras cherchent encore leurs points de repère, elle jouera un rôle crucial de vecteur entre le patrimoine littéraire européen et un public souvent inculte, mais toujours avide de savoir. Son rôle d'éducatrice sera notamment motivé par le zèle socialiste qui caractérisait les années Ben Gourion à l'époque où Israël et l'U.R.S.S. vivaient en bonne intelligence. Léa Goldberg se rend même en Union Soviétique dans le cadre d'une délégation de « femmes démocrates ». Malgré les mutations traversées depuis lors par la société israélienne, l'impact de cette poétesse sur l'horizon littéraire du pays est encore énorme. ☞

1. Sur cette dernière traduction, voir mon article « La traduction d'*Aucassin et Nicolette* par Léa Goldberg : entre traduction et métatraduction » in Jacqueline Michel (dir.), *Les enjeux de la traduction littéraire*, Paris, Publisud, 2004, p. 245-261.

PDF: Pretty Darn Frustrating?

PDF files can be very frustrating to work with for us translators. Which CAT tools support PDF files, and what is the best way to translate those files¹?

By Jost Zetzsche

Aside from a web browser, the *Adobe Reader* is probably the most useful viewer that can be found on almost anyone's computer. It allows you to read PDF files in a protected post-script format. They were originally used by print shops, and today they are one of the most common document-exchange formats. One of the reasons for the existence of PDFs is that they are relatively secure files, a benefit that also makes them very frustrating to work with for us translators.

The Standard version of *Adobe Acrobat* (see www.adobe.com/acrofamily) can be quite helpful for a number of tasks, including adding comments and other marks for editing or proofreading tasks; making slight changes to the text; and, of course, creating PDF files. I particularly like the newer version of *Acrobat* (6 and above) for its integration of a link into *Internet Explorer* that allows you to print a web page as a PDF file. This does not sound too impressive, but what the program does in the background is to organize the layout of the page so that it actually fits on the printed page—thus fixing one of the most annoying problems that all browsers have.

There are also other good reasons for producing PDF files, including being able to produce professional-looking résumés or sharing files that are produced in applications someone else may not have (such as desktop publishing applications). If you are only interested in producing PDF files and don't need to use some of the more advanced features of *Adobe Acrobat*, there are a number of other—often cheaper—PDF creators available (see the list at [\[store.com\]\(http://store.com\), for instance\) and some programs, such as the free *MS Office* competitor *OpenOffice* \(see \[www.openoffice.org\]\(http://www.openoffice.org\)\), even offer an integrated PDF conversion.](http://www.pdf</p>
</div>
<div data-bbox=)

Translating PDF Files

If you look through the archives of discussion lists for translators, the most frequently asked question concerns the differences between the various computer-assisted translation (CAT) tools. But a close second is which CAT tools support PDF files, and what is the best way to translate those files?

Well, here is the sad answer to the first part of the PDF question: No CAT tool really supports PDF files. Second, no CAT tool ever WILL adequately and directly support PDF files (I would love to be proven wrong on this one!).

As stated above, one of the major reasons for the existence of PDFs is content protection (although PDF stands for “Portable Document Format”, it could just as well stand for “Protected Document Format”). This should give you some idea of why it's so hard to get text out of PDFs. It is possible in newer editions of *Adobe Acrobat* to save a PDF to an RTF, text, or XML file, but these formats have the same set of problems that you also encounter when simply copying and pasting content out of a PDF file: text that used to be a field (page numbers or cross-references) is now plain text; non-visible fields (such as the index) are gone; no styles are preserved; the formatting is gone; graphics are ignored; and, worst of all, every line break is replaced with a paragraph mark, making it essentially unusable for CAT tools. And if you're really out of luck, all

the text will be garbled if your system does not support the fonts that were used in the PDF. So, there's not much light on the horizon for PDF translation, except ...

... Except that all PDF files were originally created in a format other than PDF. Many clients send translators the PDF because they're simply too lazy to look for the original files. After all, the translator's headaches are not their headaches—until you make them their headaches. One easy way of doing this is to charge a hefty surcharge! I have found it quite revealing that suddenly many of the “lost” source files were discovered. Obviously, there are cases where this does not work. Either the source file truly cannot be found (or accessed), or the source format is some kind of format that you could not support anyway, or there are legal limitations that prevent the client from simply giving you the source files. Whatever the reason, at that point you will have to find a better solution.

There are a great many conversion programs on the market that convert PDFs to RTF or HTML files, and over the years I have worked unhappily with a decent number of them (you can find some of them listed on the above-mentioned www.pdfstore.com). Most of them do not solve the problem of the paragraph mark at the end of each line. Even if they do, they add another layer of complication to the formatting by placing everything in text boxes. And any graphic content treated as graphics cannot be directly translated.

There is, however, one solution I like and use in a very productive manner: optical character recognition (OCR) programs for scanning,

such as *OmniPage* (see www.omnipage.com/omnipage) or *ABBYY FineReader* (see www.abbyy.com/finereader). Newer versions of these programs can now convert PDF files into Word documents without actually scanning them (they scan them internally). If the typeface of the originating PDF was clearly visible, the results are great, particularly because even text in graphics is transformed into translatable text! The unnecessary and annoying paragraph markers are eliminated, and the only thing that doesn't work is the re-conversion of former fields into actual fields. This means that there may be some work for you to do once you have your PDF converted, but it's significantly less than with other solutions.

Both *OmniPage* and *ABBYY* have realized that this has become an increasingly popular feature of their OCR system (which in itself is pretty expensive), so they have now created much less expensive stand-alone programs that are specifically geared to that process: *PDF Converter* (www.omnipage.com/pdfconverter) and *PDF Transformer* (www.abbyy.com/pdftransformer), with the former even supporting PDF creation in some versions.

Thus, there are some solutions to the problems translators have when asked to translate PDF files. If you cannot obtain the source files from your client, optical character recognition may better suit your needs than PDF converters. So, while PDFs are not the greatest format for translators, they don't have to be as “pretty darn frustrating” as many of us think. ☺

1. Adapted from *A Translator's Tool Box for the 21st Century*, Version 3.4, September 2005.

Les cours de Monsieur Ça

L'esperanto vous semble désuet? Apprenez tout simplement à converser en sanskrit!

En Inde, les Tremblay s'appellent « Ça ». Un de leurs représentants enseigne actuellement le sanskrit à la Faculté d'indologie de l'université de Leipzig dans le cadre d'un programme universitaire.

Acheter un billet de train, mener une conversation mondaine en sanskrit? Utopie ou nostalgie de puristes? Rien de plus moderne avec les cours offerts par M. Sadananda Ça. Les cours d'été qu'il organise également à l'université de Heidelberg témoignent d'un véritable engouement pour la langue des brahmanes, les étudiants inscrits venant des quatre coins du monde. En 2004, le ministère des Sciences du Bade-Württemberg a consacré le projet en le récompensant d'un prix substantiel.

La redécouverte du OM originel

Le sanskrit n'a été découvert par les philologues occidentaux qu'à la fin du XVIII^e siècle. En 1786, l'orientaliste William Jones déclarait : « La langue sanskrite, quelque ancienne qu'elle puisse être, est d'une étonnante structure ; plus complète que le grec, plus riche que le latin, elle l'emporte, par son raffinement exquis, sur l'une et l'autre de ces langues, tout en ayant avec elles, tant dans les racines de mots que dans les formes grammaticales, une affinité trop forte pour qu'elle puisse être le produit d'un hasard. » Il en déduit que ces langues sont issues d'une source commune, ainsi que le gotique, le celtique et le vieux perse. Les remarques de Jones furent ensuite largement confirmées par la grammaire comparée développée par Franz Bopp au XIX^e siècle.

Une des quinze langues officielles de l'Union indienne, le sanskrit [sāmskrita — parfait ou purifié] est la forme savante, codifiée de

l'indo-aryen ancien dans laquelle sont écrits les grands textes brahmaniques de l'Inde datant de 1000 ans avant J.-C. Un code normatif est apparu en 400 avant J.-C. sous la forme de la grammaire Pānini. Langue à la morphologie riche, elle a sept cas, dont le locatif et l'instrumental, trois nombres (singulier, pluriel, duel), trois genres (masculin, féminin et neutre), dix classes de verbes et des formes verbales et temporelles complexes — dont les diathèses qui expriment les variations (Genus Verbi) à l'aide de désinences comme le latin — et utilise l'écriture Devanāgarī (écriture savante) développée à partir de la forme Brāhmī. Même les latinistes les plus endurcis risquent d'afficher un air dubitatif en découvrant « la deuxième personne duelle d'un désidératif du causatif à l'imparfait moyen » ou autres aoristes (temps à valeur de passé, mais n'indiquant pas de datation précise), intensifs, causatifs et optatifs! Langue sacerdotale par excellence, le sanskrit est aussi langue des sciences et du savoir, le substrat référentiel de toute la culture indienne. Le sanskrit s'est transmis dans la caste des prêtres par la mémorisation et la récitation des textes sacrés, pratique qui est toujours à l'ordre du jour chez les érudits indiens.

Sudokus pour linguistes

En sanskrit, on peut obtenir des composés nominaux en comparaison desquels les *anticonstitutionnelle* ou *Donaudampfschiffahrtsgesellschaft* de nos langues indo-européennes ont l'air de simples interjections! En Inde, égrener des mantras de synonymes est considéré

comme le summum du sublime. La langue des brahmanes a traversé les siècles et a su s'adapter à la modernité : un ordinateur est un « comp-teur correct » et un téléphone un « parleur à distance ».

Depuis le XIX^e siècle, on peut étudier le sanskrit à l'université, une réalisation que l'on doit à Max



Müller, originaire de Dessau et qui avait été formé à Cambridge. L'enseignement de Max Müller visait à donner aux jeunes élites indiennes une conscience nationale. En Inde, Müller est célébré comme un héros national. Les Instituts Goethe portent son nom.

Selon Amartya Sen, professeur à Harvard et lauréat du prix Nobel 1998 en sciences économiques, les spécialistes indiens en informatique et en économie s'affirment de plus en plus sur la scène internationale, consacrant l'essor économique de l'Inde. Et ce n'est pas un hasard si les élites du pays proviennent de la caste des brahmanes, les porteurs du savoir et

véritables ambassadeurs du sanskrit. Les valeurs indiennes sont défendues par le parti Bharatiya Janata, qui a financé dans les grandes villes la création de collèges privés qui se consacrent à la transmission du sanskrit parlé. La tradition se conjugue en symbiose avec le pragmatisme : les élites indiennes, qu'elles appartiennent aux classes supérieures nationales, à la diaspora européenne ou américaine, ont à cœur que leur descendance ne soient pas coupée de ses racines culturelles et, même à New York, il est chic d'apprendre à parler sanskrit.

Le Siddharta moderne

Dans la pure tradition antique de la transmission du savoir par un maître qui s'entretient avec ses disciples, M. Ça exerce son talent pédagogique sous forme ludique. Il a sous le bras un classeur contenant 100 *moral teachings*, des bandes dessinées en sanskrit et des bobines de films. Point culminant des cours d'été qu'il dirige : M. Ça sort sa caméra vidéo pour immortaliser les pièces de théâtre jouées par ses élèves, et qui se composent de textes récités, de musique et de prières traditionnelles.

Les cours de *spoken sanskrit* de M. Ça ne seraient-ils pas la parade à l'envahissement tant décrié de l'anglais? Inscrivez-vous vite! ➡

Didier Lafond

Pour une brève introduction au sanskrit : <http://sanskrit.claude-marillier.net/intro.html>

Article de référence : « Die Korrekt-Zähler » paru dans *Die Zeit*, n° 6, février 2006

Les premiers Jeux de la traduction

L'Association des étudiants en traduction de l'Université de Montréal (AÉTUM) se lançait cette année dans un projet ambitieux : réunir des étudiants de différentes universités offrant des programmes de traduction. En mettant sur pied les premiers Jeux de la traduction, nous souhaitons rapprocher la communauté universitaire et créer des liens entre les étudiants de différents établissements. Nous avons travaillé un an à ce projet exaltant et nous espérons que l'événement deviendra annuel. Ainsi, les 17, 18 et 19 mars, des équipes de cinq institutions d'enseignement, soit l'Université du Québec en Outaouais, l'Université Laval, l'Université Concordia, l'Université de Moncton ainsi que l'Université de Montréal se disputaient (de façon amicale, évidemment) la Coupe des Jeux de la traduction.

Trois épreuves étaient au programme. Tout d'abord, le samedi, le concours de traduction, parrainé par l'OTTIAQ : la moyenne des résultats de tous les participants de chaque équipe permettait d'établir un premier classement. Puis, les participants s'attaquaient à la traduction de différents documents : bandes dessinées, films, chansons. Ils devaient aussi à participer à

différentes épreuves de révision. Certaines de ces activités étaient jugées sur place par un comité formé d'enseignants. Les autres ont fait l'objet d'une correction par des étudiants bénévoles plus tard dans la journée. Pour clore cette journée de compétition, un questionnaire de type « Génies en herbe » a permis aux participants de tisser des liens avec des collègues d'autres institutions. Pour terminer la journée en beauté, les organisateurs avaient prévu un party, histoire de permettre aux participants de s'amuser un peu après une grosse journée.

Le dimanche matin, quelques conférenciers se sont adressés aux participants avant le sprint final : des matches de volley-ball et de Kin-Ball.

Les activités de l'AÉTUM

Le rôle de l'AÉTUM est de représenter ses 450 membres en différentes circonstances. Tout d'abord, les représentants de l'association sont les porte-parole des étudiants auprès du Département de linguistique et de traduction. Nous traitons des dossiers reliés à la qualité de l'enseignement que nous recevons

et faisons part des préoccupations de nos membres aux responsables concernés. Nous assurons une présence au sein de différentes divisions de la structure de la Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal (FAÉCUM), afin de bien connaître les dossiers pouvant intéresser nos membres. Nous organisons par ailleurs des activités sociales comme les 4 à 9 (des 5 à 7 allongés pour plus de plaisir!), qui permettent aux étudiants de rencontrer leurs collègues et de discuter de sujets d'intérêt pour eux.

L'expérience de travail en milieu universitaire

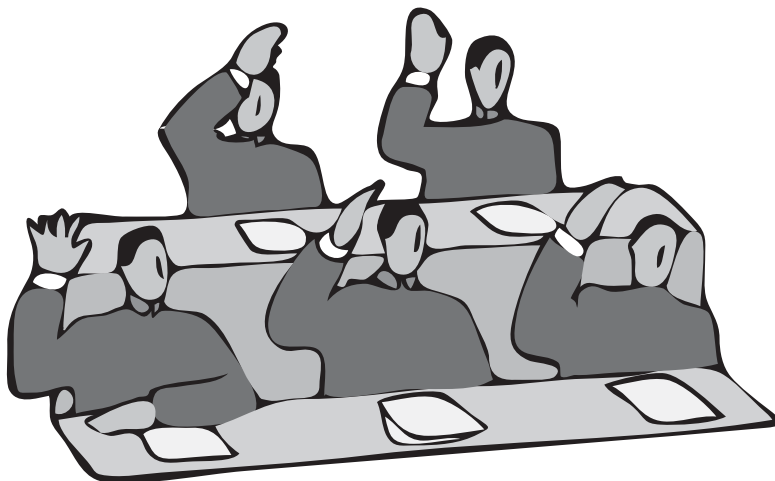
Pour un étudiant, l'expérience dans son domaine représente un avantage certain lors de son entrée sur le marché du travail. Comme la plupart des étudiants du programme se dirigent vers la profession, il est indispensable de pouvoir leur offrir une expérience pratique. Plusieurs universités offrent maintenant des programmes coop ainsi que différentes possibilités de stages, ce qui est un pas dans la bonne direction. Mais il reste beaucoup de travail à faire afin de préparer les étudiants au

marché du travail. Nous souhaitons que les entreprises et universités s'unissent afin de mieux former les étudiants à la pratique de la traduction. On pourrait, par exemple, envisager la possibilité d'offrir des téléstages supervisés.

Il y a quelques années, des membres de l'AÉTUM ont fondé un cabinet de traduction, ce qui permettait aux étudiants d'obtenir des contrats rémunérés. Comme ce cabinet ne souscrivait aucune assurance professionnelle et que, par ailleurs, ce genre d'organisation demande énormément de temps et d'énergie, le cabinet a dû fermer ses portes après le départ de ces étudiants dévoués. Nous recevons cependant beaucoup d'offres de contrats de traduction et nous croyons que l'idée d'un cabinet universitaire est excellente, mais qu'elle ne peut se réaliser qu'en collaboration avec une entreprise bien implantée dans le milieu. Nous croyons fermement que les étudiants doivent prendre une place importante dans le secteur de la traduction. ☞

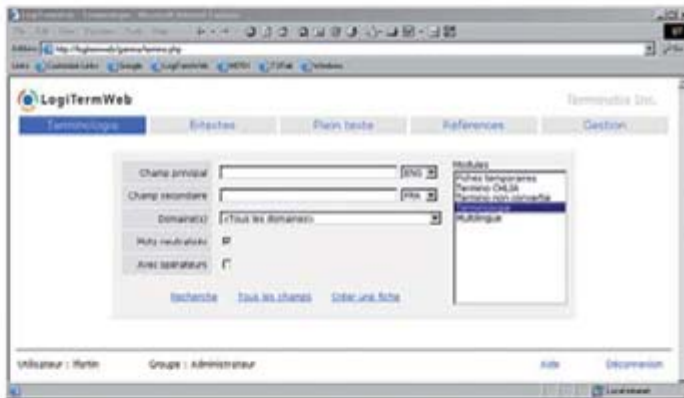
L'AÉTUM et le Comité des Jeux de la traduction 2006

Pour plus d'information sur les Jeux de la traduction, visitez notre site à www.jeuxdelatraduction.umontreal.ca



LOGITERMWEBPLUS

LE LOGICIEL D'ENTREPRISE PAR EXCELLENCE!



Nos services :

- Alignement, validation et conversion en format mémoire de traduction (MT)
- Conseils techniques
- Création de lexiques et de bitextes
- Formation de base et avancée
- Installation (éditions Entreprise)
- Saisie et conversion de données terminologiques
- Hébergement

Terminotix Inc.

240, rue Bank
Bureau 600
Ottawa (Ontario)
K2P 1X4
(613) 233-8465
termino@terminotix.com
www.terminotix.com



Communiquez avec nous pour nos produits et services :

- LogiTermWebPlus, édition Entreprise (Unicode)
- Module d'extension aux éditions Entreprise pour diffuser vos données en mode lecture seulement
- LogiTermAutoAlign, module d'extension aux éditions Entreprise pour la création automatique de bitextes
- LogiTerm, éditions Professionnelle et Entreprise (alphabet Latin)

TransSearch, un concordancier sur le Web

Quelques-uns de nos clients :



LogiTerm est aussi disponible auprès de :



BridgeTerm, une division d'InfoGraffiti Inc.
sales@bridgeterm.com -- www.bridgeterm.com

Consult.Tr@d

info@consultraduzioni.com
www.consultraduzioni.com